

Un pastiche de l'écrivain québécois Jacques Poulin

by

Agata Jagielska

A thesis

presented to the University of Waterloo

in fulfilment of the

thesis requirement for the degree of

Master of Arts

in

French Studies

Waterloo, Ontario, Canada, 2015

© Agata Jagielska 2015

I hereby declare that I am the sole author of this thesis. This is a true copy of the thesis,  
including any required final revisions, as accepted by my examiners.

I understand that my thesis may be made electronically available to the public.

## Remerciements

Je tiens à exprimer ma sincère reconnaissance à mon directeur de thèse, le professeur François Paré pour son appui continu, ses mots d'encouragements et son dévouement pendant mes études. Ses commentaires pertinents et ses questions perspicaces ont beaucoup contribué à l'amélioration de mon texte. J'aimerais aussi remercier mon comité de thèse, François Paré et Nicolas Gauthier, ainsi que le département d'études françaises, pour avoir accepté mon projet irrégulier comme thèse de maîtrise. De la même façon, je suis reconnaissante envers mon lecteur assidu, Alexandre Mazoyer, et pour le support de mes collègues gradués.

Cette thèse n'aurait pas été possible sans l'appui constant, de mes parents, Dana et Mirek, de ma famille et de mon fiancé Everett qui ont tous patientés pendant les nombreuses années de mes études.

## Résumé

Ce projet de pastiche a commencé à l'été 2014 pendant mon cours indépendant avec le professeur François Paré sur les œuvres de Jacques Poulin. Mon récit, dont les premières pages ont été écrites pendant ce cours, s'inspire de certaines structures des romans de Poulin : le roman de la route, les chapitres courts, la simplicité du texte. Ces quelques pages à l'état de projet ont été grandement révisées et augmentées pour devenir ma thèse de maîtrise.

L'action de mon récit se situe au Québec. Les deux premiers chapitres nous présentent Julie et Lucien. L'histoire, qui se passe en 1985, est celle d'une jeune femme qui s'intéresse à l'écriture sur un sujet qui lui est proche, celui de la diaspora québécoise en Amérique. Elle vit au Québec dans un petit appartement avec son chat Hugo et est voisine de l'homme qui deviendra son ami Lucien. Celui-ci décide de se joindre à Julie dans son voyage de recherche à travers les États-Unis pour étudier la diaspora canadienne-française, en vue d'écrire un roman sur l'histoire de ses ancêtres.

Le pastiche joue indéniablement un grand rôle dans mon texte, car mon but a été d'écrire comme Jacques Poulin; dans un style qui semblait très simple, mais qui engendrait plusieurs éléments intertextuels et qui lui donnait une profondeur littéraire acquise différemment selon le lecteur. C'est cet aspect qui est ouvert à l'interprétation qui m'intéressait le plus. La diaspora québécoise en Amérique a joué également un grand rôle dans mon texte, car mes personnages, y compris le personnage autochtone d'Abequa, voulaient suivre les traces des immigrants en

cherchant à se renseigner sur leur histoire, à la manière de Jacques Poulin qui le fait dans *Volkswagen Blues* avec Jack et la Grande Sauterelle. La majorité de mes recherches pour cette fiction ont donc porté sur les traces de l'émigration québécoise vers le Maine, le New Hampshire, le Massachusetts et le Rhode Island. Comme Poulin, je tenais aussi à explorer l'intertextualité en m'appuyant surtout sur l'histoire littéraire et culturelle du Québec et sur certains auteurs québécois, français et acadiens. Ces éléments apparaissent à la fois dans les titres de mes chapitres et dans le déroulement du texte lui-même.

La partie de création littéraire dans cette thèse ne formera qu'une partie d'un livre plus vaste, car j'ai l'intention d'écrire un récit que je vais tenter de publier. Les dernières pages de réflexion critique, enfin, se concentrent sur mon expérience du pastiche, les stratégies narratives utilisées pour imiter Poulin, les effets de simplicité recherchés, la structure des chapitres et le développement des personnages.

## Table des matières

<b>Un pastiche de Jacques Poulin.....</b>	<b>1</b>
<b>Chapitre 1 : Victor Hugo.....</b>	<b>2</b>
<b>Chapitre 2 : Louis Hémon.....</b>	<b>10</b>
<b>Chapitre 3 : Robert Choquette.....</b>	<b>19</b>
<b>Chapitre 4 : Émile Nelligan.....</b>	<b>27</b>
<b>Chapitre 5 : Jack Kerouac.....</b>	<b>35</b>
<b>Chapitre 6 : Jacques Savoie.....</b>	<b>44</b>
<b>Chapitre 7 : Amédée Ardoin.....</b>	<b>53</b>
<b>Chapitre 8 : Rémy Savard.....</b>	<b>62</b>
<b>Chapitre 9 : Bernard Assiniwi.....</b>	<b>72</b>
<b>Chapitre 10 : Ozias Leduc.....</b>	<b>82</b>
<b>Réflexions critiques.....</b>	<b>90</b>
Le pastiche.....	91
L'intertextualité.....	94
La parodie.....	95
La diaspora québécoise.....	96
Les grands changements.....	98
Les difficultés majeures.....	100
<b>Bibliographie.....</b>	<b>109</b>

# **UN PASTICHE DE JACQUES POULIN**

## 1. Victor Hugo

- ALLEZ, STAEDLER !

Elle ferma les yeux et une image réconfortante lui chatouilla l'esprit. Sa mère. Oui, si elle était encore là, près d'elle, elle aurait des conseils à lui donner. « Ne t'inquiète pas Julie ! » « Ça va venir ! » Le calme de sa voix lui manquait.

L'air était un peu humide; l'odeur fraîche et vivante de la terre dans les pots de fleurs du jardin pénétrait l'appartement. Le soleil brillait dans le petit bassin blanc en pierre où deux rouges-gorges échappaient au temps chaud, oublieux du monde trépidant qui les entourait.

- ALLEZ, STAEDLER !

Julie fixait des yeux la couronne des érables qui ondulaient dans l'air calme, son visage réchauffé par le soleil dont l'éclat clignotait à travers le cerisier fleuri.

Assise dans son grand fauteuil beige, elle tenait un petit crayon jaune à la main. Rien ne lui venait à l'esprit. Dépourvue d'idées, elle tapait son cahier vide avec la gomme à effacer à demi-usée.

Interrompue par les supplications de son estomac, elle se leva et se rendit d'un pas lent vers la cuisine. Les murs bleu pâle étaient enveloppés de petites marguerites jaunes. C'est elle qui avait choisi le papier peint, car il lui rappelait son enfance. Au décès de sa mère, elle avait voulu garder la cuisine comme elle était, car elle évoquait pour elle d'agréables souvenirs. Ayant toutes les deux un bec sucré, elles y faisaient souvent des madeleines. C'était son dessert préféré. Au cours de ses études, elle apprendrait que les madeleines, elles aussi, avaient une histoire célèbre, grâce à Marcel Proust et sa recherche du temps perdu. La sienne au contraire n'était pas célèbre.



Elle sortit des œufs et se mit à cuisiner une omelette aux saucisses et à préparer du café Folgers. Il était presque 11h du matin et elle se rendit compte qu'elle n'avait encore rien fait.

- C'est pour ça qu'on a les samedis, se dit-elle, heureuse malgré tout.

Apportant ses œufs et son café au salon, et confortablement installée dans son grand fauteuil beige, elle alluma la télé, alors que Hugo, tout près, se détendait couché sur le dos et laissant voir son ventre de poils blancs. Le coussin de gauche lui appartenait. Le chat laissait toujours ses petits poils noirs au centre.

Elle se souvint du jour où elle avait trouvé le chenapan dans son jardin quand il était encore un tout petit chaton. Ses yeux bleus étaient la première chose qu'elle avait remarquée ce jour-là et ce regard particulier avait été le début d'une longue amitié. Elle avait décidé de l'appeler Hugo d'après le nom du célèbre écrivain français. Au moment où elle l'avait aperçu, elle avait tout de suite songé à *Bug-Jargal*, le premier roman d'Hugo par lequel elle avait commencé sa lecture de l'auteur. C'était l'histoire inspirante d'un esclave qui était tombé amoureux d'une jeune femme nommée Marie, la fille du propriétaire d'une plantation dans la colonie française de Saint-Domingue. Hugo s'était caché derrière un arbuste, trop effrayé pour sortir. Elle ne savait pas pourquoi ce livre lui était venu en tête, mais pourtant, c'était comme ça que le chat avait acquis son nom célèbre et était resté Hugo pour elle.

Elle prolongea son déjeuner devant un épisode de *Bobino*, qui venait de donner un cours d'histoire à son ami Jujube. C'était une émission à laquelle elle revenait souvent pour se lancer dans ses souvenirs d'une enfance réjouissante et sans soucis. Trente petites minutes, la voix douce de cet homme, et elle avait encore une fois sept ans. Émerveillée par ces images

enracinées dans sa mémoire, elle se leva et regarda par la fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la rue Maisonneuve. La maison d'en face appartenait autrefois à la famille Nadeau. À cette époque, le couple venait tout juste de déménager en Floride. À la retraite, ces voisins qu'elle connaissait bien avaient vendu leur maison pour s'installer au bord de la mer. C'était une femme à la fin de la soixantaine et son mari, que Julie connaissait alors comme M. Nadeau, un homme aux cheveux blancs qui rejoignaient sa barbe blanche et sa grande moustache dont les pointes semblaient suspendues de chaque côté de ses lèvres. Quand elle était plus jeune, elle se retrouvait souvent chez eux et Mme Nadeau lui donnait toujours des biscuits et du lait, tandis que M. Nadeau travaillait dans son atelier dans le jardin.

Curieuse de ce qu'elle allait trouver, elle entrait souvent dans la petite chambre que Mme Nadeau avait nommée « Ma bibliothèque » et examinait les centaines de livres qui étaient soigneusement placés sur les étagères. Elle se souvenait de ces noms d'écrivains qui dominaient les lieux : Nelligan, Duhamel, Arnoux, Breton. C'était chez les Nadeau qu'elle avait d'ailleurs lu pour la première fois les poèmes de Nelligan; « Le Vaisseau d'Or », « Christ en Croix » et d'autres. Elle aimait ouvrir tous ces livres et les sentir. Ils pesaient lourds dans ses petites mains. Elle avait vu et revu les Nadeau bien des fois pendant une dizaine d'années et maintenant ils n'étaient plus là. La maison n'avait pas changé depuis leur départ, mais elle était toujours pénétrée d'une lueur étrange. Les arbres qui couvraient la fenêtre du salon ne bougeaient plus. Les tulipes rouges que Mme Nadeau avait plantées l'été d'avant revenaient lentement avec l'approbation du temps chaud. La dernière fois que Mme Nadeau lui avait envoyé une carte postale était pendant la période des Fêtes. Il s'agissait d'une image de Key West avec un sapin de Noël sur la plage.

Le portrait de sa mère la lorgnait maintenant fixement du rebord de la fenêtre. La photo était jaunâtre; datant d'une quinzaine d'années. Sa mère était assise devant cette même maison où Julie avait passé son enfance dans une banlieue près du vieux Québec. Elle tenait un Coke dans la main droite et un hamburger dans l'autre; toute la famille était au BBQ pour célébrer l'anniversaire de son oncle Bernard. Elle me ressemble beaucoup, pensa-t-elle, mais Julie avait les cheveux courts et foncés en coupe garçonnette tandis que sa mère les aimait longs et châtain. Et ses grands yeux bleus comme les miens! Cette photo avait été la dernière avant sa mort. Il n'y en avait pas eu d'autres. Il n'y en aurait plus. Découragée, elle s'accouda tout près du portrait en espérant trouver un peu d'inspiration. Elle ferma les yeux et imagina encore le portrait avec ses couleurs délavées. Elle n'avait pas besoin de le regarder, il était ancré dans sa mémoire pour toujours. L'odeur douce et sucrée de sa mère lui revenait souvent lorsqu'elle fermait les yeux. Elle s'attrista en pensant à ce souvenir lointain, à cette absence au milieu de sa vie.

Un coup à la porte interrompit sa réflexion.

Un homme aux cheveux poivre et sel se tenait devant elle dans le corridor avec un sourire aimable.

- Salut Julie ! Est-ce que tu pourrais me prêter un peu de lait ? Il tenait un verre entre les mains.

- Oui, bien sûr ! Entre !

Il s'appelait Lucien, un homme dans la cinquantaine qui habitait seul. D'origine acadienne, il était venu s'installer dans l'appartement juste en face de Julie. C'est elle qui avait fait le premier pas et commencé la conversation. C'était pendant l'hiver, il faisait très froid et

Julie était revenue tard de la bibliothèque. Elle avait les mains chargées de livres et c'est Lucien qui l'avait alors aidée à ouvrir la porte. Ensuite, à son tour, elle lui avait donné un coup de mains pour décharger sa vieille Schnellaster. Elle se souvint qu'il n'avait pas beaucoup de meubles. Un canapé, une table à café, un téléviseur, une petite table ronde pour la cuisine et quelques chaises. Il avait aussi un lit bien sûr, mais c'était tout. Assis sur le plancher de son appartement vide, ils se firent un chocolat chaud ensemble, cette soirée-là, et elle apprit qu'il demeurait seul depuis longtemps. Grâce à cette rencontre, ils se voyaient parfois dans le corridor et se prêtaient souvent du lait et du sucre.

En sortant, Lucien caressa Hugo sur la tête et repartit avec une promesse qu'il reviendrait bientôt avec un verre de lait.

Julie appréciait l'odeur confortable de linge frais et de vieux livres. Sa chambre était son endroit préféré de toute la maison. Une grande fenêtre ouvrait sur le jardin derrière l'appartement entouré d'érables. Parfois on entendait un grincement lorsqu'elle l'entrebâillait; ce bruit lui faisait penser à sa mère qui avait l'habitude de rentrer doucement dans sa chambre le matin, alors qu'elle soulevait la fenêtre et la réveillait quand elle était petite. Elle se déplaçait sur la pointe des pieds, les poings serrés comme si elle s'imaginait ne pas faire de bruit. Mais, c'était peine perdue. Même avant d'atteindre la fenêtre, Julie pouvait sentir la trace du Chanel qui enveloppait le matin. Sa mère, se disait-elle, était capable de tremper dans n'importe quel parfum et en renouveler l'arôme de sa présence délicieuse. À moitié éveillée, Julie imaginait parfois les vieux films en noir et blanc des années cinquante ; les femmes avaient toujours les cheveux bien coiffés et portaient des perles autour du cou.

Au fond, cette manière de s'éveiller était si ennuyeuse quand elle était jeune, mais aujourd'hui la récurrence lui manquait tant. Tout était blanc ; son lit, ses couvertures, ses oreillers, son armoire, son étagère à livres. Elle avait gardé la vieille chaise en velours qui appartenait à sa grand-mère. Elle se souvint du moment où le fauteuil avait été placé dans le salon chez ses grands-parents; elle regardait toujours Bobino, le matin, assise dans cette chaise quand elle avait seulement huit ans. Maintenant, presque vingt-deux ans plus tard, le magnifique fauteuil était son sanctuaire de lecture tout près de sa bibliothèque consacrée à la littérature contemporaine. Pour les œuvres plus anciennes, elle aimait se rendre à la bibliothèque Saint-Jean-Baptiste à quelques pas de chez elle. Il y avait quelque chose de magique qu'elle ressentait en lisant les livres anciens qui avaient aussi été feuilletés par tant de lecteurs inconnus. Une sorte de partage littéraire public et à la fois très personnel. Elle aimait prendre les livres et, avant de les ouvrir, elle les soupesait, glissant lentement son doigt sur la couverture. Combien de lecteurs ont déjà caressé cette couverture?, se demandait-elle. L'encre n'était plus du même noir foncé. Une partie de son éclat s'était effacée. Certaines lettres avaient été disloquées par le geste répété des doigts humides tournant les pages une à une.

Dans sa chambre, une seule couleur tranchait, celle de son tapis mauve pâle où Hugo aimait se coucher, car c'est là où le soleil brillait le plus.

Il faudrait bien faire quelque chose de cette journée, pensa Julie. Arriver à écrire!

Elle sortit ses jeans préférés et son t-shirt gris tout froissé où se découpait l'image des Beatles, la fameuse image d'Abbey Road.

Elle alluma la lumière de la salle de bain, qui était adjacente à sa chambre, et palpa les carreaux froids du plancher avec ses orteils; c'était un bon endroit pour se rafraîchir pendant l'été. Elle coiffa ses cheveux avec du gel. Elle mettait normalement deux minutes à se préparer le matin.

Toujours anéanti par l'humidité, Hugo était affalé sur son coussin couvert de poils. On entendait *Ça rend rap* qui jouait doucement à la radio, les paroles vibrant à travers la pièce : *Jésus est bon, Jésus est partout, mais la modération a bien meilleur goût...*

Julie alla s'asseoir et mit ses pieds nus sur la table basse en exhalant un grand soupir. L'écriture ne lui venait pas depuis quelques jours et elle avait besoin d'inspiration. Mais d'où ? se demanda-t-elle. Elle inclina la tête et regarda Hugo avec des yeux inexpressifs. Il réprima un bâillement et se rendormit.

Les rideaux blancs de la fenêtre flottaient dans le petit courant d'air qui venait du jardin. On respirait toujours l'odeur de la terre fraîche. Son journal en mains, Julie se souvint du dernier voyage qu'elle avait fait, cinq ans plus tôt. Elle était partie avec Margot, son ex, et elles avaient remonté le fleuve Saint-Laurent en bateau. Elles s'étaient rendues du Parc de la Plage-Jacques-Cartier jusqu'au Parc national des Mille-Îles au cours d'un voyage qui avait duré deux jours. L'air frais du jardin lui rappelait la matière vivante du fleuve. Il n'y avait rien de mieux pour l'esprit que l'éther frais qui venait tout juste de se frôler contre l'eau et venait chatouiller les courbes du corps. Elle se demandait ce que Margot faisait ces jours-ci. Ça serait probablement trop bizarre de lui passer un coup de fil. Trop maladroit. Quand Julie l'avait quittée, Margot avait décidé de déménager à Sherbrooke avec ses parents pour s'éloigner d'elle.

S'éloigner d'elle. Une idée imprévisible la frappa tout d'un coup.

Elle commença à faire les cent pas dans le salon. Elle ne pouvait plus s'arrêter de bouger.

S'éloigner d'elle. On entendait ses pieds se coller au plancher à chaque pas à cause de l'humidité. Hugo leva la tête, les yeux mi-clos, et étira ses quatre pattes. Il avait l'air d'une figure d'Halloween avec son dos courbé.

- Mais c'est ça ! Elle s'arrêta brusquement et alla chercher une carte routière qui était rangée dans un tiroir dans la cuisine. Elle la contempla en se frottant les sourcils.

- Il faut qu'on parte en voyage, Hugo.

## 2. Louis Hémon

- Tu sais, la diaspora québécoise est une partie intégrante de notre histoire.

Sais-tu ce que c'est qu'une diaspora? C'est un peuple...

Elle parlait sans arrêt. Ça s'est passé non seulement au Canada, mais un peu partout aux États-Unis aussi, au Massachusetts, au Rhode Island, au New Hampshire et dans le Maine, dans toutes les directions. Elle prit une bouchée de son hamburger. Partout dans le Nord-est des États-Unis. C'est là qu'ils sont partis, il n'y a pas si longtemps. C'est tout près de chez nous, s'exclama-t-elle, la bouche pleine. Incrédule, Mathilde la serveuse la regardait avec de grands yeux ridés.

Julie était assise sur un tabouret au *Petit Québécois* dans la rue Saint-Jean. La Librairie Dupont était en pleine vue de l'autre côté où se trouvait aussi *La Crème* avec ses meilleures crèmes glacées au monde. La salle à manger était remplie de touristes et dans le coin, près des toilettes, les membres du club d'échecs étaient venus s'installer à leur table préférée, comme à chaque samedi. À cause de ces septuagénaires, le restaurant faisait penser à un bar de quartier. Portant des chapeaux en feutre et des cigares, ils bavardaient, fumaient, jouaient au grand échiquier médiéval et finissaient toujours par commander des hamburgers. C'était à chaque fois la même chose. Parfois M. Meunier, le propriétaire du *Petit Québécois*, les rejoignait pour une partie d'échecs et quelques bouffées de cigare.

Julie ne les voyait pas. Elle sirotait lentement son Coke, perdue dans une aventure profonde. Elle était plongée dans une rêverie où elle s'envolait très haut, par-dessus le trottoir, puis la librairie Dupont, vers le Parc des Champs-de-Bataille, puis encore plus loin dans l'air frais du fleuve Saint-Laurent et encore plus loin dans le ciel de la Nouvelle-Angleterre. Et là, au



bout de son rêve, il lui faudrait mettre fin à son envolée, se percher n'importe où, peut-être sur le toit du musée du Mont-Carmel dans le Maine avant de continuer ses aventures vers New York. Ça serait formidable, pensa-t-elle, en dévoilant un sourire. S'éloigner d'elle.

Mathilde revint en boitillant remplir son verre d'eau dans lequel il ne restait plus que quelques cubes de glace. Elle se déplaçait très lentement depuis sa chirurgie au genou. Elle s'immobilisa un instant, mit le pichet d'eau sur la table et se pencha en s'appuyant sur une main décrépite.

- Alors, voudrais-tu encore quelque chose? demanda-t-elle avec un sourire béat. Tu n'as pas beaucoup mangé. Elle s'affairait à essuyer le comptoir. Elle avait de longs cheveux blancs qui passaient par-dessus ses épaules et descendaient dans une couette jusqu'à sa taille. Elle portait toujours de longues robes imprimées aux couleurs vives avec des motifs floraux, son tablier blanc par-dessus et son stylo glissé derrière l'oreille.

Julie croqua un cube de glace.

- Non, merci! Le hamburger c'est bien assez pour moi, merci Mathilde! Elle lui fit un signe du pouce.
- Alors, si j'ai bien compris, tu veux traverser les États-Unis en espérant trouver de l'inspiration pour écrire ton roman ?, demanda Mathilde.
- C'est ça ! C'est exactement ça! Julie la regarda avec des yeux pleins d'espoir.
- C'est une bonne idée, ma fille ! Mais fais attention, c'est dangereux de voyager seule. Julie lui fit un sourire rassurant.

Mathilde se retourna lentement. Julie la vit s'asseoir sur un tabouret à l'autre bout du comptoir à carreaux rouges où son café l'attendait comme toujours à côté d'une copie du *Journal de Québec*. L'odeur d'épices la suivait partout. Julie la considéra avec un sourire. Elle adorait le *Petit Québécois*. Mathilde la connaissait depuis qu'elle était petite et elles passaient souvent des heures ensemble à bavarder. Elle l'appelait souvent sa fille.

Julie évaluait son hamburger à moitié fini. Elle se demandait bien comment elle allait réaliser cet énorme voyage.

Par son style, le *Petit Québécois* ressemblait à un foyer pour personnes âgées. On ne pouvait manquer les comptoirs démodés lorsqu'on rentrait et s'avancait sur le vieux tapis. Le menu sur les tableaux noirs accrochés derrière le bar avait été écrit d'une main tremblante avec une craie blanche. Les lumières faibles apportaient toutefois un sentiment de chaleur et de réconfort quand on s'assoit sur les petites banquettes. Et si Mathilde n'avait pas été là pour recevoir les commandes de façon sincère, le tout aurait paru indéniablement différent. Julie en était sûre.

Elle tourna son tabouret et s'arrêta brusquement, le visage marqué par l'étonnement. Par la fenêtre, elle aperçut l'homme de la bibliothèque. C'était bien lui!

Immobile sur le trottoir, il semblait attendre quelque chose, vêtu de son trench-coat noir.

Il avait une longue barbe blanche et les yeux recouverts d'un chapeau foncé dans le style de Louis Hémon. Il lui manquait seulement une pipe. Julie avait déjà vu cet homme étrange plusieurs fois à la bibliothèque lorsqu'elle travaillait au comptoir, mais il n'était jamais venu lui parler. Lorsqu'il entra, il s'avancait sans hésiter vers la section de littérature ancienne et s'installait toujours dans un coin où il lisait en silence pendant des heures sans déranger

personne. Cette fois, debout sur le trottoir, il faisait des gestes de la main comme s'il parlait avec quelqu'un, mais il était seul. Pourquoi portait-il un lourd manteau d'hiver en plein été? Un livre épais dépassait d'une grande poche de son trench-coat noir; Julie ne voyait pas le titre au complet, seulement quelques bribes à moitié visibles : « ...sies complètes ». L'homme s'approcha de l'entrée du *Petit Québécois* et sa démarche sembla se figer. Julie le regarda avec fascination. La petite sonnette au-dessus de la porte résonna à travers la pièce où régnait maintenant un silence inconfortable. Se dirigeant vers le comptoir à carreaux rouges, il se faufila lentement vers Mathilde. Elle semblait toutefois indifférente à la situation qui se déroulait devant d'elle. Mais avec l'âge, chacun semble partager un langage secret avec ses contemporains, se dit Julie. À moitié cachée derrière son journal ouvert, Mathilde leva lentement les yeux par-dessus ses lunettes. L'homme frêle souleva son chapeau et révéla une petite tête grise et abattue. Il avait le visage osseux. Il plaça doucement ses mains miteuses sur son chapeau. Le regard de Julie était rempli de pitié. Il s'avança assez près du comptoir pour que sa voix fragile soit entendue par Mathilde. Julie ne pouvait pas saisir ses mots, mais elle restait fascinée par la présence de cet homme déchu.

- Ce sont les *Poésies complètes* de Nelligan!, dit-elle, en chuchotant de peur d'être entendue. Elle plissait les paupières en essayant de mieux voir le titre. Mathilde faisait des signes de la main. L'homme la regardait intensément de ses yeux tristes. Après quelque temps, tout était fini. Il se retourna, remit lentement son chapeau et reprit son chemin vers la porte du *Petit Québécois*, la rue Saint-Jean, et la bibliothèque Saint-Jean-Baptiste où il avait l'habitude de trouver refuge.

Julie arriva chez elle vers quatre heures de l'après-midi, mouillée de la tête aux pieds. Il n'arrêtait pas de pleuvoir. Le corridor était sombre et sentait la moisissure. Hugo l'attendait, fidèle. Le grondement du tonnerre le fit sortir de son monde rassurant; il grogna en appuyant son corps raidi contre les jambes de Julie. Malgré l'heure hâtive, il faisait presque noir dans l'appartement. Lorsqu'Hugo se mettait à faire des cercles autour d'elle, Julie n'apercevait plus que le mince bout blanc de sa queue qui trottait dans l'espace.

Julie trouva quatre bougies dans le tiroir et en plaça deux dans la cuisine et deux sur la table basse du salon. Ensuite, elle ouvrit le placard et sortit le sac de *Royal Canin* pour calmer le miaulement plaintif d'Hugo. Elle versa quelques croquettes dans son bol bleu et caressa sa petite tête noire. Elle sentit la chair de poule sur ses bras à cause de ses vêtements trempés. Ses cheveux étaient collés à son front.

Munie d'une bougie, elle retourna vers sa chambre en jetant un coup d'œil à la photo sur le bord de la fenêtre.

Puis, elle mit son pantalon de jogging et son grand t-shirt rouge et confortable qu'elle portait seulement chez elle. Elle saisit son journal cartonné sur l'étagère et s'assit dans son fauteuil en velours pour écrire. Après avoir placé la bougie sur la petite table d'appoint, elle ouvrit le journal à la première page blanche. Il n'y avait qu'une seule page d'écrite. C'était pitoyable, et elle le savait.

Elle se mit à penser à l'homme du resto, cet après-midi. À chaque fois qu'elle le voyait, il était toujours seul, se traînant lourdement d'un air triste. Elle voulait lui prendre la main et lui parler. Ça lui ferait du bien de parler à quelqu'un, pensa-t-elle.

Elle se frotta les yeux et mâchouilla le bout de son crayon. Elle baissa la tête et se concentra

sur son journal, le regard vide. Le pauvre homme de la bibliothèque s'absenta de sa pensée. C'est de la recherche qui me manque..., se dit-elle, en se demandant ce qu'elle pourrait bien écrire.

Mais des images commençaient déjà à s'imposer. Hugo lui lança un regard impassible et vint se frotter contre le fauteuil. Pour commencer, elle traça un brouillon de la route imaginaire qu'elle allait suivre dans son roman. Si seulement l'espace avait pu s'ouvrir devant ses personnages!

Elle aurait su quoi écrire. Elle aurait pu décrire dans les moindres détails les endroits traversés.

Elle entendit frapper à la porte. Hugo trottnait déjà devant elle en lui montrant le chemin. Elle prit une bougie et courut vite ouvrir.

C'était Lucien.

- Voila ton verre de lait, dit-il. Il avait l'air de tout juste revenir du travail. Il portait une combinaison de mécanicien qui était toute sale et sentait l'huile à moteur. Julie l'invita à entrer dans la cuisine. Il s'assit à la petite table ronde qui était placée au fond de la pièce en face du frigo. Elle se sentait énervée. À chaque fois qu'elle se remettait au travail, elle était interrompue de nouveau.

- Tu travailles les samedis ?, demanda-t-elle.

- Oui, répondit-il. Et toi ?

- Ça dépend. La bibliothèque est toujours ouverte, mais on me donne souvent congé pendant la fin de semaine. Lucien savait déjà où elle travaillait, car il venait souvent à la bibliothèque pour emprunter des livres. Elle se retourna vers lui et lui fit un sourire en plaçant son verre propre sur la table. Alors, où travailles-tu ? demanda-t-elle.

- Je suis mécanicien au garage *Autopro*. Tu sais où c'est? C'est dans la rue de la Tourelle. Il s'arrêta. C'est près du supermarché. Il la regarda en attendant sa réponse. Elle fit un

signe de la tête.

Lucien mit la main sur un des livres sur la table et le glissa vers lui pour mieux le voir dans l'obscurité. Il le tourna vers la bougie. C'était une copie de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, un roman que Julie venait d'emprunter. Elle ne l'avait jamais lu, mais elle savait que c'était une vieille histoire de mariage et de voix entendues.

- L'as-tu lu ? demanda Julie en s'asseyant en face de lui.
- Deux fois, répondit-il.
- C'est ma première fois et j'essaie de comprendre cette dimension entre l'amour éternel pour sa patrie et le désir de l'homme qui représente cet idéal. Je ne suis pas rendue très loin. Je me prépare au pire.
- Tu vas l'aimer, dit-il.

Il aurait voulu lui dire qu'il fallait parfois s'arrêter au milieu d'une phrase et réfléchir à ce que les adjectifs représentaient dans l'œuvre au lieu de chercher la signification au complet. Trouver quelque chose au complet n'existait probablement pas. L'écriture d'Hémon semblait être si simple et parfois il fallait examiner les mots qu'il avait choisis pour bien comprendre ce qu'il voulait dire. Mais Lucien était incapable de formuler sa pensée sur le livre. Il lui conseilla plutôt de le lire lentement et d'apprécier le style fluide qui représentait si joliment le français québécois.

Julie était surprise de constater qu'il était intéressé par la littérature. Elle aimait cette réflexion personnelle qu'il lui avait offerte, car cela lui faisait penser à son roman et à la manière dont elle pourrait réfléchir sur des questions essentielles à partir d'un point de vue stylistique.

- Merci pour tes suggestions, lui dit-elle.

Lucien restait pensif. Il était envahi par le souvenir du livre de Louis Hémon. Puis, tout à coup, les lumières se rallumèrent dans l'appartement et l'enchantement disparut.

Hugo vint se pelotonner sur les genoux de Lucien avec un ronronnement qu'on entendait même à travers la pièce. Lucien se sentait très détendu. Depuis longtemps, il n'avait connu personne avec qui il pouvait converser nonchalamment de choses sans importance. En tout cas, aucune femme ne s'était présentée à lui.

Julie décida de lui offrir encore une fois du chocolat chaud et l'invita à venir s'asseoir dans le salon. Le chocolat chaud marchait toujours bien. Ils parlèrent pendant une demi-heure de leur enfance et de comment ils étaient arrivés un jour au 80, rue de Maisonneuve dans le même immeuble. Julie apprit que Lucien avait été marié pendant huit ans et que sa femme lui avait tout pris et l'avait laissé seul, une journée d'automne, sans avertissement. C'était la seule femme qui avait fait partie de sa vie et personne d'autre ne l'avait suivie.

- Ma mère m'a laissée et en même temps, elle aussi, elle m'a tout pris, dans un sens complètement différent, mais, tu comprends... Elle ne savait pas trop comment lui expliquer au sujet de sa mère. Il fit signe de la tête que oui. Il savait déjà que sa mère n'était plus vivante. Il ne voulait pas lui poser trop de questions à ce sujet.

Lucien remarqua la pile d'horaires d'autobus placée sur la table basse du salon. C'était inévitable, il faudrait bien en parler, mais comment expliquer à cet homme son plan de voyage vers les États-Unis? Comment lui dire que ce voyage était essentiel au déroulement de son roman qui ne progressait plus? Il écoutait attentivement ce qu'elle avait à dire. Au moment où les mots s'échappèrent de ses lèvres, elle se sentit gênée par son idée absurde. Non. Elle n'était pas

écrivaine et ne possédait pas le talent nécessaire pour parvenir à la mise en œuvre de son histoire.

Où avais-je la tête?, se dit-elle.

L'homme but une longue gorgée de son chocolat chaud. Elle avait peur d'entendre ce qu'il en pensait.

- Ce n'est pas une mauvaise idée, dit-il. Je pense que ce serait utile pour les descriptions des endroits où tu as choisi de situer l'action de ton roman. Il avait l'air sincère et elle se sentit à l'aise en entendant ces mots. Tu pars bientôt ? demanda-t-il.

- Je ne sais pas encore. Je n'ai jamais fait de voyage comme ça. Ça me fait un peu peur. Elle pensa soudainement au portrait de sa mère près de la fenêtre. Elle n'avait jamais voulu s'éloigner. Il hocha la tête, puis se leva pour partir.

- On se revoit dans le corridor, plaisanta-t-elle en l'accompagnant vers la porte.

Il était tard et elle était prise de fatigue. Elle se rendit à sa chambre où elle avait laissé son journal et la carte routière. Elle l'examina en traçant la route avec son Staedtler. Elle se demandait si en empruntant ces chemins tracés si facilement, l'écriture allait simplement venir comme par magie remplir les cases de son histoire.



### 3. Robert Choquette

Julie fut réveillée par un petit nez humide appuyé sur sa joue. Hugo avait faim.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge; il était sept heures moins le quart. Elle ne comprenait pas pourquoi les chats dormaient toute la journée et ensuite se levaient de bonne heure pour embêter leurs maîtres.

- Encore cinq minutes, Hugo! Elle le repoussa et s'immergea dans l'oreiller. Il revint et se blottit au creux de ses reins.

- Quel tannant !, grogna-t-elle.

Elle sortit de sa torpeur. Les oiseaux ne cessaient de chanter. Il était impossible de dormir. Elle se retourna pour observer le plafond et entendit Hugo qui grattait incessamment le placard qui abritaient le sac de croquettes *Royal Canin*. Titubant vers la cuisine, elle alluma le gaz et prépara du café. Hugo était ravi de recevoir son repas comme s'il n'avait pas mangé depuis deux semaines. Elle le regarda curieusement dévorer plusieurs croquettes à la fois comme un sauvage.

- Bonne idée, mon Hugo!

Pendant que l'arôme du café remplissait l'appartement, elle se mit à préparer une omelette avec des saucisses, des tomates et du fromage.

Le chat la suivit au salon et se jeta sur son fauteuil avant qu'elle puisse s'y installer. Julie le souleva et le plaça doucement sur ses genoux en tenant son assiette bien haute pour ne pas déranger le confort de son compagnon paresseux. Elle alluma la télé. Des images du *Grand Échiquier* apparurent à l'écran. Cette fois, on y présentait Léo Ferré; le célèbre chanteur français

tenait les yeux mi-clos comme il le faisait souvent. Julie se demandait pourquoi les artistes avaient toujours les cheveux en désordre. Son regard ne pouvait se détacher du visage de Ferré perdu dans une mélodie envoûtante. Il se balançait sur une petite chaise avec une souplesse étonnante. Comment pouvait-il être si profondément absorbé par l'intensité de sa musique?, se demandait-elle. Ses cheveux s'étendaient comme les branches d'un chêne centenaire. Sa chemise blanche et ruchée sortait de son smoking noir.

Julie rangea la vaisselle et mit un jean et un t-shirt confortables. Elle avait planifié de se rendre à la bibliothèque Saint-Jean-Baptiste pour emprunter un guide de voyage et une carte supplémentaire en cas de besoin. Elle sortit de l'appartement et se mit à marcher dans la chaleur extrême de l'été. Dans les rues, la foule se baladait avec gaité, les visages éclairés par les rayons chauds. Plusieurs venaient tout juste de faire des courses et s'efforçaient de transporter les sacs qui balançaient de chaque côté. Les enfants jouaient au soccer au milieu de la rue et se dispersaient à la vue soudaine des autos qui s'approchaient. Elle était irritée d'avoir oublié d'apporter une bouteille d'eau. Au moins elle avait choisi de mettre ses sandales, se consola-t-elle. Il ne lui restait que quelques pâtés de maisons avant sa destination. Elle s'étonnait du grand plaisir qu'elle ressentait à se promener ainsi dans la foule par temps chaud.

La bibliothèque était superbe.

Lorsqu'on entrait, on voyait les énormes arches en bois foncé qui entouraient les rayons; on se sentait comme dans un palais orné de livres. Le bâtiment était l'ancienne église St. Matthew qu'on avait convertie. Julie s'approcha du comptoir où Sophie, sa patronne, était en

train d'aider un lecteur plus âgé à tirer une fiche d'information du tiroir.

- Le livre se trouve dans la seizième rangée dans le troisième rayon, Monsieur, là-bas, devant vous. Elle pointait du doigt. C'est la section des feuillets radiophoniques. Vous ne pourrez pas la manquer ! Bonne lecture ! L'homme prit la fiche, se retourna lentement et s'éloigna vers les rayons à la recherche d'un exemplaire du *Curé de village* de Robert Choquette.

- Bonjour Sophie !

- Ah! Bonjour Julie ! Elle lui fit un geste amical. Tu pars ? Sophie affichait toujours un grand sourire très aimable. En plus, elle connaissait les noms de tous les clients qui venaient régulièrement à la bibliothèque. Ses cheveux blonds, qu'elle portait souvent en tresse, retombaient sur ses épaules. Les nombreuses années de bienveillance envers les visiteurs avaient fait apparaître des rides aux coins de ses grands yeux bruns. Julie la voyait comme une tante affectueuse plutôt que sa patronne.

- Non, pas encore ! Je suis juste venue chercher des cartes routières et un guide de la Nouvelle-Angleterre, s'il y en a ? Elle regarda Sophie qui reprit son devoir de classer les fiches d'information.

- Oui, voici le guide dont tu as besoin! Elle tendit la fiche à Julie.

Julie la remercia et, retournant vers les rayons, elle s'arrêta net à la vue soudaine de l'homme qui rassemblait à Louis Hémon. Il était là près d'elle. Il portait toujours le même trench-coat noir. Quelque chose en elle voulait qu'il s'approche ; elle voulait lui parler, mais de quoi ? Soudainement, l'odeur des vieux livres l'envahit. Elle ne savait plus quoi penser de cet homme dont son grand chapeau faisait de l'ombre sous ses yeux.

Elle était incapable de se déconcentrer des milliers de livres qui l'entouraient. Alors, les

rayons devinrent énormes et commencèrent à s'approcher de chaque coin de la bibliothèque. L'espace était gargantuesque. Elle était envahie par des citations de Molière qui débordaient de ses pensées les unes après les autres. L'homme n'était plus qu'à distance de respiration et la chaleur de son corps l'atteignait maintenant, lui apportant un sentiment d'intense euphorie. Elle ne se sentait plus dans son corps. Julie lui fit un bref sourire qu'il ne remarqua pas et qu'elle n'avait pas pu réprimer. L'homme lui tourna le dos et se faufila du côté de la littérature ancienne. Lentement, il étendit sa main tout abimée, tira un vieux livre de poésies de Voltaire et s'installa dans son endroit préféré, loin des autres lecteurs.

Plus tard, Julie sortit de la bibliothèque avec deux cartes routières et un grand guide de voyage américain. Elle commençait à avoir hâte d'entreprendre ce voyage qui lui avait causé tant de souci à première vue. Elle ne put s'empêcher de penser au réconfort que Lucien lui avait apporté la veille. Elle s'était sentie revivifiée après leur entretien. Le commentaire qu'il avait fait sur *Maria Chapdelaine* lui revint à l'esprit. *Il faut lire lentement pour bien apprécier le style fluide qui représente si joliment le français québécois*, lui avait-il dit.

Elle revint sur ses pas et entra à nouveau dans la bibliothèque. Sophie ne cacha pas son étonnement de la voir repasser brusquement devant elle sans dire un mot.

Que signifiaient ces propos de Lucien? Voyait-il quelque chose dans cette œuvre qu'elle n'avait pas remarqué ? Elle se précipita vers une petite table qui était située dans un coin de la bibliothèque à l'opposé de l'homme qui ressemblait à Louis Hémon. Il était encore là. Elle l'avait aperçu du coin de l'œil au moment de longer la section de littérature ancienne. Il était penché par-dessus son livre. On ne voyait pas son visage. Mais il portait toujours son chapeau noir. Elle étala son guide de voyage et ses cartes routières sur la table et s'empressa de retourner

dans les rayons où se trouvaient les œuvres d'Hémon. Elle sortit délicatement une copie abîmée de *Maria Chapdelaine*. De retour à sa table, elle s'accouda et ouvrit le livre à la première page. Elle commença à murmurer pour elle-même : *La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir. Un instant plus tôt elle avait paru désolée, cette église, juchée au bord du chemin sur la berge haute au-dessus de la rivière Péribonka, dont la nappe glacée et couverte de neige était toute pareille à une plaine. La neige gisait épaisse sur le chemin aussi, et sur les champs, car le soleil d'avril n'envoyait entre les nuages gris que quelques rayons sans chaleur et les grandes pluies de printemps n'étaient pas encore venues.* Julie leva les yeux, intimidée par ces phrases du roman. Lucien avait raison, pensa-t-elle, il est très bien écrit. Elle s'aventura plus loin dans le texte, au moment où le romancier donnait à son histoire une dimension tragique : *Les paysans ne meurent point des chagrins d'amour, ni n'en restent marqués tragiquement toute la vie. Ils sont trop près de la nature, et perçoivent trop clairement la hiérarchie essentielle des choses qui comptent.* Est-ce vrai ?, se demanda-t-elle. Comment peut-on prophétiser des choses comme ça et les concéder à tout le monde ? Le *vrai* amour était quelque chose qu'elle n'avait vu que dans les films. Jamais dans la vraie vie. Elle aurait voulu sentir cette magie de se saisir d'un cœur qui lui appartiendrait. Elle ne pouvait comprendre la *hiérarchie essentielle des choses qui comptent*. Ce passage est vide de sens, se dit-elle.

Elle repartit de la bibliothèque exaspérée en laissant ouverte sur la table la page où elle s'était sentie chasser.

Voilà deux jours qu'elle pensait à son voyage. Il était huit heures du soir et Julie était assise dans sa petite cuisine bleue en train de savourer une tasse de thé au citron. Elle se mit à penser à

son statut comme écrivaine, ce qui l'attristait. Je suis plutôt une écrivaine ratée, se dit-elle, en évaluant les pages blanches de son journal cartonné. Les quelques pages déjà écrites semblent pathétiques et indignes. Quelque chose manque. Quelque chose d'important.

La chaleur intense commençait à la rendre agitée. C'était des jours comme ceux-là qui faisaient revenir les souvenirs lointains de son passé. Quelle était cette absence en elle qui la rendait incapable d'avancer?

Près de la porte, Hugo regardait dans le vide. Il tourna la tête vers la porte et ses oreilles se plièrent vers l'arrière. Il pressentait tout. Lucien frapperait bientôt à la porte pour la deuxième fois cette semaine. Étrange, pensa-t-elle.

- Salut Lucien!, dit-elle.
- Salut!... Je voulais te parler de ton voyage. Il avait une expression incertaine sur le visage.
- Bien sûr, entre ! Elle se demandait bien de quoi il voulait lui parler. Elle ferma lentement la porte derrière lui et lui versa une tasse de thé.

Julie invita l'homme à s'asseoir dans la cuisine. Elle enleva *Maria Chapdelaine* de la table et cacha le livre sur le comptoir derrière le grille-pain. Lucien frottait nerveusement ses paumes sur ses genoux.

- Qu'est-ce qu'il y a ?, demanda Julie. Tu te sens mal? Il s'essuyait le front avec le dos de la main.
- Je voulais te proposer quelque chose, commença-t-il, pour ton voyage aux États-Unis. Elle s'assit en face et but une gorgée de thé.
- D'accord. Elle le regardait attentivement.

- J'aimerais t'accompagner dans ton voyage....je veux dire, si tu veux ? On pourrait y aller dans ma Schnellaster et de cette façon tu ne serais pas obligée de prendre l'autobus. Il s'arrêta avec un craquement dans la voix et la regarda en attendant nerveusement une réaction. Elle avait l'air soulagé, mais il n'en était pas certain.
- Wow, c'est gentil, commença-t-elle lentement, mais veux-tu vraiment partir pour un si long voyage, j'veux dire, je ne sais pas combien longtemps ça va durer et...
- Mais j'y ai pensé, je peux prendre congé. De plus j'ai toujours voulu traverser l'Amérique quand j'étais plus jeune. Je n'ai jamais eu la chance de le faire. Il paraissait sincère et quelque chose en elle cherchait à consoler son regard mélancolique. Personne n'avait jamais voulu partir avec elle. La suivre dans ses aventures absurdes, son obsession pour la distance. Elle se sentait heureuse et incertaine en même temps. C'est sûr que ce serait beaucoup plus facile de se déplacer en auto qu'en autobus, pensa-t-elle en se mordant la lèvre. L'image de l'écrivaine ratée lui revint à l'esprit et elle s'attrista. Si elle réalisait ce voyage et revenait sans avoir écrit un seul mot, ça serait encore plus décourageant que si elle n'était jamais partie. Un désastre monumental!

Lucien vit qu'elle hésitait devant ce qu'il avait proposé.

- Désolé, commença-t-il, je ne voulais pas te coincer, c'était juste une suggestion, ça n'a vraiment pas d'importance. Il s'excusa et se leva brusquement en se dirigeant vers la porte.
- Non, Lucien, non, reste, c'est une bonne idée ! Il restait là, figé, interdit.
- Vraiment ?, demanda-t-il. Tu es sûre? Je ne veux pas m'imposer. Ce n'est pas

mon projet à moi. Et je ne sais pas ce que tu cherches.

- Oui, je t'assure. C'est très gentil d'avoir offert ta Schnellaster comme mode de transport, dit-elle avec un sourire. J'aimerais vraiment avoir un partenaire de voyage.

Il hocha la tête et lui fit un bref sourire complice.

- Ok ! Très bien, dit-il aussi doucement que possible. C'est magnifique! Quand est-ce qu'on part ?



#### 4. Émile Nelligan

Le soleil brûlant continuait de chauffer l'intérieur de l'appartement. Affalé, Hugo ne cessait de changer de position : sur le fauteuil, sur le plancher, sur le lit. Il se déplaçait lentement pendant ces temps chauds, juste pour boire de l'eau. Julie lui donnait souvent quelques cubes de glaces pour qu'il puisse se rafraichir.

Ces trois derniers jours, Lucien était revenu chez Julie tous les après-midi pour prendre un thé et pour parler du voyage qu'ils allaient bientôt faire ensemble. L'itinéraire serait assez libre. Ils suivraient leur intuition et les impressions du moment. Ils s'étaient entendu sur les quatre États américains qui seraient au centre de leur recherche; le Maine, le New Hampshire, le Massachussets et le Rhode Island, pour ne pas trop se distraire. À part cela, ils se fieraient à leur instinct et s'inspireraient de l'histoire de la diaspora canadienne-française sur laquelle, à la surprise de Julie, Lucien semblait bien renseigné. Il avait aussi une connaissance assez profonde de l'histoire de l'Acadie. Julie était curieuse de savoir quels livres ils avaient tous les deux lus. Ils pourraient en discuter au cours du voyage.

Les préparatifs avançaient vite. Ils décidèrent de partir le lendemain matin vers midi. Pour ne pas perdre trop de temps sur la route le premier jour, Lucien offrit de préparer des sandwiches au jambon et au fromage avec des cornichons. Ce pique-nique n'allait pas leur durer bien longtemps, mais au moins ils auraient épargné quelques sous.

Julie mit deux heures à faire ses valises, cochant scrupuleusement sa liste de peur d'oublier quelque chose d'important. Elle était plantée devant son étagère de livres, étudiant méticuleusement ceux qu'elle pensait apporter. Elle avait souvent besoin d'inspiration pour

nourrir sa propre écriture, mais elle voulait aussi avoir l'option de s'échapper dans un autre monde, loin de ce qu'elle avait connu jusque-là. Mais elle avait peur d'avoir le mal du pays. C'était la première fois qu'elle partait pour un long voyage si loin du Québec. Elle choisit d'abord les poésies de Nelligan. Elle examina la couverture de ce livre magnifique comme elle l'avait fait une centaine de fois auparavant. Elle caressa le livre du poète et l'ouvrit à la page où elle avait inséré autrefois un petit bout de papier maintenant jauni. Le poème s'intitulait *Ma mère*. Elle le lut doucement à haute voix :

### *Ma mère*

*Quelquefois sur ma tête elle met ses mains pures,  
Blanches, ainsi que des frissons blancs de guipures.*

*Elle me baise au front, me parle tendrement,  
D'une voix au son d'or mélancoliquement.*

*Elle a les yeux couleur de ma vague chimère,  
O toute poésie, ô toute extase, ô Mère !*

*A l'autel de ses pieds je l'honore en pleurant,  
Je suis toujours petit pour elle, quoique grand.*

Elle remit le mince signet à la même page et regarda l'inscription à l'encre bleue délavée: *Angélique*. Elle referma le livre et le tint près de son cœur, la gorge serrée. Elle plaça l'œuvre sur son journal cartonné et revint examiner l'étagère à la recherche d'autres livres à apporter en voyage. Elle choisit *Les raisins de la colère*, un roman qu'elle avait lu à école secondaire, *Sur la route* et *La petite patrie*. Elle n'avait pas encore lu ces deux derniers classiques, mais elle avait hâte de commencer. Elle les glissa dans une poche au fond de sa valise et tira la fermeture éclair.

- Tout est prêt, Hugo, dit-elle en caressant sa petite tête noire. Il était assis sur le grand fauteuil près de l'étagère de livre. Ne t'inquiète pas, Mathilde va prendre bien soin de toi.

Normalement, Julie n'aurait pas considéré laisser Hugo seul pendant tout ce temps, mais elle avait confiance en Mathilde et ça lui faisait plaisir de savoir qu'elle allait emménager dans son appartement pendant son absence.

Le lendemain, Lucien se présenta à la porte avec ses valises et un appareil photo autour du cou. Il portait des shorts, un t-shirt bleu bien usé et des sandales en cuir. Il ressemblait à un vrai touriste. La Schnellaster était déjà stationnée devant l'immeuble, prête à partir. Julie embrassa une dernière fois Hugo, remplit son bol d'eau avec quelques cubes de glaces et ferma la porte, surexcitée. Elle avait enfin le courage de partir.

Selon le plan, ils s'arrêteraient d'abord dans la petite ville de Frenchville dans le Maine. Lucien, le navigateur, estima leur heure d'arrivée à 3h de l'après-midi. Julie s'installa au volant, tandis qu'il prenait place confortablement sur le siège du passager, carte routière en mains. Après avoir enlevé ses sandales, il appuya ses pieds nus sur le tableau de bord. Il se tourna vers Julie en souriant. Ses cheveux recouvraient ses yeux, mais on pouvait voir la sueur qui lui coulait du front jusqu'au nez. Elle mit ses lunettes de soleil, prête pour l'aventure, et la fourgonnette s'éloigna lentement vers cette autoroute qu'ils allaient suivre au cours des prochains jours.

Julie était d'excellente humeur. Elle n'avait cessé d'avoir la bougeotte du moment où Lucien s'était présenté chez elle et lui avait offert de l'accompagner.

La route se déroulait devant eux et il y avait très peu de circulation. L'idée du premier arrêt la garda surexcitée pendant des heures.

Lucien étudiait le guide de voyage intensément. À chaque fois qu'il trouvait un fait intéressant, il le lisait à haute voix et attendait la réaction de Julie. Il était surpris d'apprendre qu'il y avait à peu près dix millions de Franco-Américains et qu'environ un million d'entre eux parlaient encore le français à la maison. Julie lui raconta que, contrairement aux immigrants qui étaient arrivés aux États-Unis en provenance d'autres pays, certains Franco-Américains s'étaient établis sur le territoire avant la fondation des États-Unis. Dans de nombreuses parties du pays, comme dans le Midwest et la Louisiane, ils étaient les fondateurs de villages entiers et ils comptaient parmi les premiers habitants de l'État. Il la regarda, ému par sa connaissance des grandes migrations sur le continent, et se sentit émerveillé comme un enfant de la maternelle qui découvre pour la première fois l'histoire des *Barbapapas*. Il se demandait pourquoi elle s'était intéressée à cette présence des Franco-Américains. Qu'y trouvait-elle? Elle lui expliqua que les Franco-Américains étaient en majorité en Nouvelle-Angleterre, dans l'État de New York, dans le Midwest et en Louisiane.

- Tu sais, le français est la quatrième langue la plus parlée dans le pays après l'anglais, l'espagnol et le chinois. Elle semblait elle-même surprise par tous ces détails qu'elle avait retenus de ses lectures à la bibliothèque.

Il commençait à faire plus doux. Julie se tortillait sur son siège auquel elle était collée à cause de l'humidité. Avec une serviette de chez *McDonald* qu'elle avait trouvée derrière le pare-soleil, elle s'essuya l'arrière des cuisses. Lucien ne disait rien.

- As-tu trouvé quelque chose sur l'histoire de Frenchville, demanda-t-elle. Il feuilletait les pages fébrilement.

- Non. Rien encore.

- Pourquoi as-tu toujours voulu faire un voyage aux États-Unis ?, demanda-t-elle. Elle était curieuse de le connaître. Ses allures de jeunesse la fascinaient et elle se sentait rassurée par sa connaissance de la littérature.

- Mon père voyageait beaucoup, commença-t-il en se tournant vers la fenêtre. Il me laissait souvent avec ma mère, mais j'ai toujours voulu partir avec lui. Je pense que le fait de devoir rester à la maison a augmenté mon désir de voyager. J'y pensais sans cesse. Et j'en voulais à mon père. Je ne comprenais pas pourquoi il ne m'emmenait pas avec lui.

- Qu'est-ce qu'il faisait comme travail ?

- Je ne sais pas. J'avais à peu près douze ans, ma mère m'avait dit qu'il était parti aux États-Unis pour y chercher du travail. Je ne lui posais pas beaucoup de questions à propos de son travail. En réalité, j'ai su qu'il était allé aux îles Aléoutiennes en Alaska. Il faisait partie des troupes pendant la guerre. Je ne le voyais pas souvent.

- C'est dommage pour ton père. Elle ne savait pas quoi d'autre lui dire.

Ils approchaient maintenant d'un grand panneau marqué *Bienvenue à Beauceville* qui clignotait au bord de la route. Lucien sortit sa carte et traça la route du doigt. Ils étaient à environ 400 km de Frenchville dans le Maine. Ils passèrent tout près de la rivière du Loup au bord de

laquelle ils décidèrent de s'arrêter pour se délier les jambes. Julie stationna la Schnellaster dans un petit parc qui était directement à côté de la rivière. Ils émergèrent de la fourgonnette et Lucien inspira l'air frais. Il prit son appareil photo sur le siège du passager et se précipita vers la rive où Julie était déjà en train de se tremper les pieds. L'eau coulait rapidement sous un grand tronc d'arbre. Ils s'assirent côte-à-côte et observèrent l'abondance des feuillus qui bordaient la rivière. Un peu plus loin, une femme aux cheveux gris s'était installée avec grâce sur un petit tabouret devant une toile penchée sur un chevalet. Un pinceau à la main, elle observait les oiseaux qui s'envolaient par-dessus sa tête. Julie décida de marcher discrètement en direction de la femme pour mieux observer son tableau. En vrai touriste, Lucien avait préféré rester sur le tronc d'arbre pour prendre des photos de nature. Julie ne dit rien. Elle s'était placée tranquillement derrière la peintre et examinait le tableau aux trois quarts terminé. Quelque chose l'attirait vers cette femme, mais elle n'arrivait pas à s'expliquer cette fascination. Elle était touchée par les détails qui représentaient si bien la réalité de la nature qu'elle pouvait observer devant elle. Les hêtres étaient si émouvants. La femme se retourna et fit voir un sourire accueillant ; son visage plein de rides révélait son âge.

- Bonjour. Julie se présenta en s'excusant. C'est malpoli de fixer les gens du regard, dit-elle, un peu gênée.

- Ah, non ! Il n'y a pas de quoi vous excuser. Je suis habituée. Peindre attire toujours l'attention. Vous pouvez observer mon travail, si vous voulez, répondit la femme. Ça n'me dérange pas du tout. Elle continuait à appliquer des coups de pinceau sur son tableau. Julie remarqua que son style ressemblait beaucoup à celui d'Auguste Renoir. C'était très beau. La femme aimait beaucoup utiliser le vert et même le bleu pour

dépeindre les feuilles vivantes. Plus elle regardait le tableau, plus elle se rendait compte que ces feuilles étaient en mouvement selon que l'ombre les touchait. Julie constata que la femme avait les cheveux en désordre un peu comme Léo Ferré.

- Si tu cherches à traduire les feuilles en mouvement, commença la femme, c'est parfois difficile de déterminer à quel moment les peindre. Elle sortit un étui bleu sous son tabouret et prit un tube de peinture jaune radieuse. Ayant quitté son poste, Lucien vint s'installer tout près de Julie pour observer la femme aux cheveux débridés. Il prit son appareil photo et enregistra une image du tableau qui était presque fini.

Le soleil commençait à baisser. Ils purent tout de même apercevoir un panneau indiquant « Welcome to Maine ». Ils étaient près de Frenchville maintenant, mais, à cette heure tardive, il n'y aurait certainement personne pour les recevoir au centre d'information.

Lucien sortit sa carte routière et trouva un hôtel tout proche.

- Encore quinze kilomètres avant le *Holiday Inn*, affirma-t-il, content d'être presque arrivé après cette longue route. Il s'était enfoncé dans son siège, et à peine le voyait-on par-dessus le tableau de bord.

- On devrait peut-être partager une chambre avec deux lit? dit Julie incertaine, tu sais, pour économiser de l'argent. Qu'en penses-tu?

- Ça serait une bonne idée. Il n'y avait pas pensé avant, et même s'il voulait avoir l'intimité de sa propre chambre, elle avait raison.

Ils s'approchèrent de l'hôtel où une affiche indiquait *Dormez bien- Sleep well* en grosses lettres rouges allumées comme dans tous les films américains. L'entrée conservait l'odeur

familière d'une vieille maison. Le souvenir des Nadeau envahit la mémoire de Julie. Et elle revoyait déjà la bibliothèque si précieuse!

Au comptoir, l'homme les examina par-dessus ses lunettes qui avaient glissé sur le bout de son nez. Il avait les cheveux gris foncés en mèche rabattue ; Julie apercevait les lignes formées par le mouvement du peigne de l'extrémité gauche à l'extrémité droite sur sa tête.

- Can I help you?, demanda l'homme avec un accent familier.

- Yes ! My name is Julie and this is Lucien...

- Vous êtes Canadiens?, demanda-t-il, enthousiaste, ses sourcils se relevant. Julie se tourna vers Lucien et fit une expression charmée.

- Oui! Vous aussi, dit-elle, heureuse de cette découverte. On vient de Québec et on est en route pour Frenchville. L'homme se baissa derrière le comptoir et émergea avec une brochure touristique. Julie était surprise de voir que ses lunettes n'étaient pas encore tombées. On accueille beaucoup de Canadiens français ici, dit-il. Je suis toujours préparé avec mes brochures! Il lambina un peu avec la feuille de papier entre les mains et au bout de quelques secondes, il leur montra finalement comment se rendre en ville. Lucien regarda Julie en souriant légèrement. Il avait appuyé un coude sur le comptoir et observait les tableaux bas de gamme accrochés sur le mur. Lucien était un homme patient, remarqua Julie. Avec son stylo mâchouillé, le commis traça l'itinéraire d'une main hésitante. Parfois c'était difficile de voir s'il y avait un virage ou si le stylo s'était perdu sous le tremblement de sa main. Il leur offrit la seule chambre qui restait.



## 5. Jack Kerouac

Lucien se réveilla, son visage froissé par le sommeil. Son vieux t-shirt bleu s'était retroussé jusqu'à la poitrine à cause de la nuit inconfortable qu'il avait passée sur le canapé. Il se concentra sur la silhouette de Julie. Elle était debout devant la fenêtre se concentrant sur un embouteillage qui ne cessait de faire un vacarme devant l'hôtel. Ses cheveux étaient en désordre.

- Bonjour!, dit-elle en se tournant vers lui. Tu as bien dormi? Lucien s'assit sur le bord du canapé et se frotta les yeux.

- Pas mal! Quelle heure est-il?

- Neuf heures moins le quart.

Il faisait déjà chaud. La fenêtre était ouverte et les rideaux dansaient dans l'air humide.

- Je pense que j'ai une idée pour mon roman, dit-elle.

- Ah bon! Elle sentit le regard pesant de Lucien qui l'observait intensément.

- Peux-tu t'imaginer de tout laisser derrière toi, ta famille, ton entourage, tes endroits préférés, tout! Et de venir t'installer dans un nouveau monde, comme ici? Il la regardait un peu perdu.

- J'imagine que non..., dit-il.

- Moi non plus. Je pense que je serais perdue.

- Pourquoi tu me le demandes, alors?

- J'imagine qu'autrefois les immigrants du Québec qui sont venus s'installer aux États-Unis avaient la même impression d'impossibilité, mais je ne sais pas. Au début, on

ne pense pas pouvoir partir. Puis, c'est trop tard. On ne peut plus retourner sur ses pas. Son visage s'alluma d'excitation, ses yeux brillants.

- Tu te souviens de l'homme dont je t'ai parlé hier? Celui qui ressemblait à Louis Hémon? Elle lui avait raconté l'histoire de l'individu mystérieux qui se présentait tout le temps à la bibliothèque. Celui qu'elle avait aussi remarqué sur une banquette du *Petit Québécois*. Lucien avait avoué l'avoir aperçu lui aussi traînant dans les rues du vieux Québec. Eh bien, il est venu me retrouver dans mon rêve, raconta-elle.

- Ah oui!, dit-il avec enthousiasme. Raconte! Elle se faufila tout près de lui et il se cala à côté d'elle. Julie se frotta les mains. C'était le signe d'une bonne histoire.

- Nous étions au bord du lac, celui qu'on a vu hier avec la peintre. On était assis sur le même tronc d'arbre, et tout à coup le grand chapeau noir émergea de derrière le chêne. C'était comme s'il nous observait, mais il ne voulait pas qu'on le voie. Son fameux chapeau l'avait trahi. Les yeux de Lucien brillaient d'anticipation. Tout à coup, il a commencé à s'avancer vers nous, et juste au moment où il était rendu devant le tronc d'arbre sur lequel nous étions assis, son corps s'est dissipé en poussière de sable et, sur le sol, ses vêtements noirs, morcelés, étaient tout ce qui restait de sa présence.

- Wow! C'est bizarre, ça, dit-il. Julie ne pouvait plus s'arrêter. Elle se souvint encore de la fois où il était entré dans la bibliothèque Saint-Jean-Baptiste un soir avant Noël. Lucien l'observait sans bouger. Il aimait la regarder. Elle était belle et elle avait toujours un regard intelligent. Il aimait surtout ses cheveux courts qui encadraient joliment son visage. Elle n'était pas ridée comme lui.

C'était le 24 décembre, la veille de Noël, commença-t-elle. J'étais dans la bibliothèque en

train de finir un projet pour Sophie. Il était neuf heures du soir. Les flocons de neige tombaient doucement comme une poudre lumineuse. Les lampadaires en fer forgé versaient une lumière onctueuse, bienveillante sur les trottoirs des rues désertées du vieux Québec. J'étais derrière le grand comptoir en bois. La bibliothèque était toute sombre, sauf pour deux lampes qui étaient placées de chaque côté du comptoir. J'ai levé les yeux un moment et j'ai remarqué une figure familière à travers la fenêtre givrée. C'était lui! Le grand chapeau était facilement reconnaissable. Il était seul dans la rue Saint-Jean parmi les milliers de flocons de neige qui flottaient dans l'air paisible. Je me suis arrêtée et je l'ai regardé avec curiosité. J'avais terriblement peur. J'avais déjà la main sur le téléphone. Mon cœur battait à un rythme fou. L'inconnu se tourna vers la grande fenêtre de l'entrée et approcha son visage de la vitre. Son souffle formait lentement une toile brumeuse devant ses lèvres sur la vitre gelée. Il n'avait pas essayé d'ouvrir la porte. Il était resté là à attendre quelque chose. Je me souviens de cette nuit très clairement, dit-elle. Une autre fois, on devrait peut-être essayer de lui parler..., qu'en penses-tu?

- Qu'est-ce-tu veux lui dire? On ne le connaît pas. Elle pensa un moment.
- Je ne sais pas! Peut-être qu'on pourrait l'inviter à prendre un café avec nous? Elle chercha l'approbation de Lucien.
- On pourrait bien sûr essayer, répondit-il, incertain.

Mais, pour l'instant, le voyage les appelait. Il fallait reprendre la route. Ils se retrouvèrent dans le petit café de l'hôtel pour le petit-déjeuner. La Schnellaster était à nouveau chargée. Après deux omelettes à la saucisse et quelques gorgées de café, tout était prêt pour le départ. Lucien prit le volant. Le soleil brillait toujours et les shorts et les t-shirts étaient les seuls vêtements

supportables dans la chaleur de la fourgonnette. D'ailleurs, voilà deux étés que la climatisation du véhicule ne fonctionnait plus.

- Merci d'être venu avec moi, Lucien. Elle le regarda derrière ses lunettes de soleil hippie. Elle portait un chemisier rose pâle qui illuminait la délicatesse de sa peau couleur de porcelaine.

Ils étaient maintenant arrivés dans le village de Frenchville.

Julie alluma la radio et se réjouit d'entendre la voix de Gaston Mandeville qui chantait *Où sont passés les vieux rebelles*. Elle monta le volume au plus fort. À l'entrée du village, une grosse pancarte verte annonçait : *Bienvenue... Welcome... to... Frenchville!* Juste en dessous, on pouvait lire : « *A small town...with a BIG heart!* »... « *Un petit village...avec un GRAND cœur!* » Julie se sentait rassurée par cet accueil chaleureux.

Elle sortit le grand guide de voyage qu'elle avait emprunté à la bibliothèque Saint-Jean-Baptiste et chercha la manière de se rendre au bureau de renseignements touristiques. Frenchville avait une population d'à peu près 1 400 personnes. Au moment où Julie trouva l'adresse, ils remarquèrent une autre pancarte marquée *Kent*. Il y avait du monde partout à cause du beau temps. Lucien était bientôt appuyé sur le capot d'une *Toyota Tacoma* rouge appartenant à un jeune homme en casquette qui l'aidait à trouver sa route. Julie sortit d'un petit magasin avec deux Cokes frais et un sac de croustilles au ketchup *Humpty Dumpty*. Une dame aux cheveux courts frisés la croisa en lui disant un bonjour sincère. La ville semblait très accueillante. Tout le monde semblait heureux. Lucien remercia le jeune homme à la *Toyota* de son aide et ils reprirent la route. Ils savaient maintenant où aller.

Assise derrière le comptoir touristique, la dame les reçut avec un grand sourire. Julie remarqua qu'elle avait un peu de rouge à lèvres sur les dents et son parfum floral remplissait la pièce. La vapeur restait collée dans l'air et Lucien toussa.

- Bienvenue à Frenchville! Comment puis-je vous aider?

Lucien et Julie notèrent avec étonnement que l'employée avait une copie de *Sur la route* de Jack Kerouac sur son bureau. Son signet rose, montrant l'image d'un joli chaton blanc, était placé à peu près au milieu du livre. Elle le rangea en voyant Julie et Lucien s'approcher du comptoir. Le bureau touristique de Frenchville était minuscule. Un classeur gris et quelques brochures saluaient les touristes à leur entrée. Sur les murs gris pâle, on pouvait lire :

« *Frenchville, the Acadian town...la ville des Acadiens!* ».

- Oui, Bonjour!, commença Julie. On voulait savoir si vous aviez des recommandations sur où aller pour se renseigner sur l'histoire de Frenchville? Est-ce qu'il y a un musée ou une bibliothèque tout proche?

- Oui bien sûr! J'ai plusieurs brochures, je peux vous en donner et vous pourrez vous-mêmes choisir où aller! La femme était toujours aussi enthousiaste. Julie ne cessait de penser au rouge à lèvres sur ses dents. Que cherchez-vous exactement?, demanda la dame.

- On voudrait trouver de l'information sur l'histoire des Franco-Américains, et on pensait que Frenchville était un bon point de départ, expliqua Lucien. La dame ouvrit un tiroir et leur distribua une poignée de brochures touristiques. Ses ongles étaient longs et pointus, couverts de vernis rose brillant. Sur chaque doigt, elle portait une grosse bague en or avec des petites pierres précieuses colorées.

- Merci beaucoup, madame. C'est très utile.
- Au moins son parfum vif illuminait la pièce sombre, dit Julie en sortant.

Installée sur le siège du passager, Julie fouillait à travers la pile de brochures tandis que Lucien nettoyait ses jambes couvertes de miettes de chips. L'odeur du parfum floral flottait encore dans l'air musqué de la Schnellaster. Julie parvint à déterminer les prochaines étapes.

La route s'ouvrait devant eux. Suivant le fleuve Saint-Jean, ils roulaient sur la 1 vers leur prochain point d'arrêt dans le Maine qui était juste en dehors de Frenchville; il s'agissait du petit village acadien situé à Van Buren. Ils apprirent dans le guide de voyage que ce village avait joué un grand rôle dans l'histoire.

- C'est là où les premiers colons acadiens se sont installés au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, expliqua Lucien. C'est une des histoires que ma mère me racontait souvent. Il souriait en regardant par la fenêtre.

La description du village lui faisait penser à la vie modeste que les habitants avaient sans doute eue. Les maisons de bois, la pêche... Il s'imaginait qu'on comptait probablement un vieil homme qui travaillait alors comme forgeron dans la grange où les enfants venaient observer son travail. Il avait hâte de visiter ce village qu'il avait seulement connu comme un conte raconté par sa mère avant de s'endormir.

La petite église St. Agatha défila d'un côté, et de l'autre, on voyait les étendues de terres agricoles. En passant devant la ferme des Lajoie, il y avait tout à coup des gens partout. Ils étaient en train de suivre une visite guidée de la ferme de pommes de terre. Lucien expliquait le tout à Julie pendant que l'image de la foule s'éloignait déjà.

- Nous en sommes maintenant à la cinquième génération de Lajoie, expliqua-t-il.

Sachant que cet endroit avait joué un rôle important dans l'histoire acadienne, il était émerveillé par la vue réelle de la ferme. Un sentiment du *chez nous* flottait dans l'air et apportait une sensation de bonheur aux touristes.

Les portes de la Schnellaster émettaient des bips à l'arrivée dans le village acadien.

Lucien fouillait frénétiquement dans la boîte à gants d'où il sortit son appareil photo.

- « Ce village, qui a été colonisé par une population acadienne en 1785, est une reproduction de ce qui existait il y a 200 ans ». Lucien lisait la brochure à haute voix. On peut aussi visiter la maison de Charles Morneault, ajouta-t-il. Il montra la brochure à Julie, qui hocha la tête en prenant la dernière gorgée de son Coke.

Ils stationnèrent la fourgonnette et entrèrent au magasin général du village. C'était un bâtiment démodé qui ressemblait à une petite maison d'autrefois. De grands tableaux étaient suspendus sur le devant du comptoir en lambris et d'autres couvraient les murs. L'intérieur était beaucoup plus moderne que l'extérieur du bâtiment, mais une odeur de musc rappelait le long passé commercial. Derrière le comptoir, le commis les salua. Ils remarquèrent aussitôt sa grande moustache noire et sa tenue désuète. Lucien était attiré par les tableaux à l'arrière de la pièce. Sur l'une de ces œuvres, on pouvait apercevoir le visage d'un homme d'une cinquantaine d'années. Une petite étiquette disait simplement: *Jean Hébert- Prospecteur d'or- 1820-1887*. De son côté, Julie examinait un timbre vert enfermé dans un coffret en verre.

- C'est quoi ça? demanda-t-elle à Lucien. Il revint vers la caisse et tenta de déchiffrer le petit morceau de papier.
- Je pense que c'est un timbre commémoratif...peut-être de l'arrivée des Huguenots

et des Wallons en Amérique en 1624, répondit-il. Je l'ai vu déjà une fois, dans un livre, je pense.

- Des Huguenots? Elle plissa les yeux pour mieux voir le timbre.

- C'est le nom donné aux protestants français par leurs ennemis. Elle le regarda.

Pendant les guerres de religion...

- Oui, bien sûr. Elle se sentait un peu gênée de ne pas savoir cet élément de l'histoire de France après toutes ses recherches.

Lucien se rappelait ce qu'il avait lu, un jour, dans la célèbre *Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau. À sa surprise, un souvenir lointain lui revint faiblement à la mémoire. Il revoyait surtout les culottes de laine que sa mère l'obligeait à porter. Le tissu inconfortable grattait sa peau d'enfant toute la journée.

- Vous connaissez l'histoire de Van Buren! L'homme s'approcha avec un sourire aimable. Tout à fait, affirma Lucien. Vous êtes Acadien?, demanda-t-il.

- Oui, répondit-il fièrement.

- Ah, merveilleux! Bienvenue dans notre village! Puis-je vous aider avec quelque chose? Julie semblait perdue dans ses pensées. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander si son héritage familial remontait aussi au protestantisme. Sa famille avait peut-être été forcée, il y avait bien longtemps, à se convertir. À qui pouvait-elle poser ces questions qui la hantaient?

- Oui, répondit-elle, connaissez-vous la raison principale de l'exode des immigrants français vers les États-Unis? L'homme avait l'air un peu perplexe.

- Ben... commença-t-il, je refuse de croire que des gens puissent avoir laissé en



masse le sol de leur patrie par pure curiosité ou esprit d'aventure! On ne part pas comme ça, pour rien. Il faut des raisons. Ça devait être le manque d'industrie. Je ne sais pas.

Vous, vous savez pourquoi vous êtes partis? Il était appuyé sur le comptoir et les regardait avec insistance.

- Bien sûr, dit-elle avec un sourire. Merci, monsieur.

Ce village historique avait été un excellent point de départ pour leur voyage. Lucien restait fasciné par une image qu'il avait vue d'une famille d'habitants à leur arrivée en Nouvelle-Angleterre en 1893. Elle était publiée dans une édition de *Harper's New Monthly Magazine* et montrait un homme de l'époque qui lui faisait penser à son père. La photo accrochée au-dessus de la porte d'entrée dans la maison Morneault ne cessait de resurgir dans sa mémoire. Ce n'est pas possible que ce soit un parent!, pensa-t-il.

Après ces heures passées au village, ils étaient épuisés. Ils retournèrent à pied vers la Schnellaster. Lucien secouait la tête en espérant effacer l'impression tenace qui paralysait sa pensée.

## 6. Jacques Savoie

Julie était heureuse de voir que le français était toujours parlé à Van Buren malgré l'imposition de l'anglais qui était devenue la seule langue d'enseignement en 1890. Quelle perte!, pensa-t-elle. Et elle songea au départ et à l'exil qui amputent la mémoire, même celle de la langue. Pourquoi prendre le risque de partir, de tout laisser?

Ils s'arrêtèrent dans un petit café appelé *Poutine Râpée*. C'était un bâtiment attrayant surmonté d'un auvent bleu foncé aux rayures blanches. Des fenêtres carrées l'entouraient. Lucien avait toujours son appareil photo autour du cou. Ses shorts khaki et ses sandales ajoutaient encore plus à son image de touriste. Une fois entrés, ils aperçurent une jeune femme de petite taille aux cheveux noirs qui les salua, à leur grande surprise, avec un accent acadien.

- Bonjour! Bienvenue! Une table pour deux?
- S'il-vous-plait, répondit Lucien.
- Venez par ici! Elle se tourna sur ses talons rouges et pointus et s'éloigna vers le fond de la pièce d'un pas dynamique.

Le restaurant était rempli de clients qui étaient venus pour le souper. Le claquement doux des fourchettes contre les assiettes était réconfortant. Julie et Lucien se sentaient chez eux dans cette ambiance intime qui faisait penser au plateau d'un film petit budget dans lequel tout le monde était proche et formait une petite famille. L'odeur de frites rappelait aussi *Le Petit Québécois*. Julie se mit à penser à Mathilde et à son compagnon Hugo qui était maintenant si loin d'elle. Ils s'assirent au comptoir sur des tabourets ronds qui pivotaient. Un petit garçon aux cheveux blonds coupe bol-à-soupe tournait sur son tabouret sans s'arrêter. Sa mère avait le dos tourné et jacassait avec une femme assise à côté d'elle. Julie s'installa à côté du gamin et lui fit un sourire.

- Tu n'as pas encore la tête qui tourne? demanda-t-elle. Il s'arrêta l'air gêné et se serra contre sa mère en dévisageant Julie.

La jeune serveuse joviale leur passa les menus et leur apporta deux verres d'eau remplis de glaçons. Tout le monde semblait être de bonne humeur. Les clients qui bavardaient à table avaient tous de grands sourires. Dans un coin, seul, un vieil homme se contentait de lire son journal. Lucien remarqua qu'il ne semblait pas dérangé par le bruit constant des clients bavards.

Attablés, ils s'étaient mis à discuter l'intrigue de *Raconte-moi Massabielle*. Lucien était en train de lire le roman de Jacques Savoie qu'il voyait comme une fenêtre ouverte sur son passé. Que penser du personnage de Pacifique Haché qui, aux yeux de Lucien, était si perdu? C'était un homme replié sur lui-même, introverti.

- Il me fait penser à mon père, dit-il. Il était toujours trop têtue.

L'autoroute 95 les conduisit à un terrain de camping tout près de la Penobscot. Ils s'installèrent juste à côté de la rivière et décidèrent de passer leur première nuit dans la Schnellaster. C'était un bel endroit plein d'arbres et il n'y avait personne d'autre autour d'eux. Julie suggéra qu'ils passent la nuit à la belle étoile dans les sacs de couchage tout près de l'eau. Lucien était ouvert à cette idée. Il n'avait pas fait de camping depuis longtemps. Il était encore un jeune garçon la dernière fois que son père l'avait amené à la pêche au parc Algonquin en Ontario. C'était un souvenir lointain sur lequel il fallait s'appuyer un moment pour en apprécier l'intensité. Il se souvenait de la rivière auprès de laquelle ils s'étaient installés. Les vagues qui s'abattaient sur la rive avec fracas l'amenaient à trouver le sommeil les soirs sous le ciel étoilé. Son père ne conversait pas beaucoup, mais il avait appris à son fils à faire un feu et à descendre

la rivière en canot. C'était un des meilleurs souvenirs de son enfance.

Lucien sortit le petit brûleur, le déposa sur une table à pique-nique et fit bouillir de l'eau pour le thé. Julie s'était aventurée dans un secteur boisé pour ramasser du bois pour un feu. Ils avaient pleine vue du pont Waldo-Hancock qui enjambait sur près de six cent vingt mètres la rivière Penobscot. Julie revint chargée de deux brassées de bouts de bois et alluma un petit feu. Ils prirent place sur un tronc d'arbre devant les flammes, les jambes recouvertes d'une couette de laine que Lucien avait retirée du siège arrière de la Schnellaster. Julie lisait le guide de voyage à haute voix. Il était presque neuf heures du soir. Toutefois le soleil ne s'était pas encore couché.

- Je ne savais pas que le premier Européen qui avait exploré la rivière Penobscot était Estêvão Gomes en 1524, déclama Julie.
- C'était un Espagnol? demanda Lucien.
- Un Portugais, répondit-elle. Ensuite, il a fallu attendre 1605 et l'arrivée de Samuel de Champlain. Il regarda Julie pour voir si elle aussi avait l'air surpris. Ils apprirent qu'un peu plus tard, des jésuites français étaient venus pour tenter de convertir le peuple Penobscot au catholicisme. Julie se demandait si la population était toujours majoritairement catholique. Elle s'appuya sur les coudes, la tête entre les mains. Elle gardait un air impénétrable.
- Alors, pourquoi as-tu toujours voulu te rendre aux États?, demanda-t-elle en regardant ses pieds. Lucien se frotta la tête. Il fixait la rivière. Il savait bien pourquoi, mais il ne tenait pas à révéler ces raisons. Tout à coup, il se rendit compte qu'il était seul, juste avec elle. Il ne la connaissait pas très bien, mais elle était sa seule amie et il pouvait voir dans son regard qu'elle était sincère.

- Je ne connaissais pas vraiment mon père, commença-t-il, de façon intime, je veux dire. Il était tout le temps en voyage aux États-Unis pour son travail et c'est tout ce que je savais. Julie l'entendit soupirer. Je n'ai jamais compris pourquoi il fallait qu'il parte autant, continua-t-il, qu'il m'abandonne, mais... Il s'arrêta. Julie lui accorda un moment, puis elle s'aperçut qu'il avait besoin d'aide pour retrouver ses mots.

- Tu essaies de comprendre?, suggéra-t-elle.

Il fit signe de la tête.

Il admit plus tard qu'il avait apporté avec lui le carnet de voyage qui avait appartenu à son père et qui contenait plusieurs détails des voyages qu'il avait effectués quand il était plus jeune. La plupart du temps, il se rendait dans l'État de New York et dans les Adirondacks. Julie examinait attentivement le visage de Lucien et s'aperçut qu'il était passionné par ce qu'il racontait. C'était évident qu'il voulait bien comprendre l'histoire de son père, ses absences, sa solitude, pensa-t-elle.

- J'aimerais m'arrêter dans les Adirondacks, dit-elle nonchalamment. Qu'en penses-tu?

Il leva les yeux et fit un sourire.

- Ça me ferait vraiment plaisir.

Julie ouvrit son journal qui était placé sur le tronc d'arbre. Quelque chose de lustré s'échappa et tomba par terre. Lucien s'inclina aussitôt pour l'attraper, mais il saisit plutôt la main de Julie. Il se sentit gêné par ce geste qu'il n'avait pas voulu. Julie tenait le portrait de sa mère qui était normalement placé sur le rebord de la fenêtre chez elle. Il n'était plus dans son cadre. Son visage immobile et intemporel, ses yeux tendres et affectueux la bouleversaient.

- C'est ta mère? Elle hocha la tête. Elle était très belle, dit-il.

- Oui. Elle remit la photo dans son journal qu'elle replaça délicatement sur le tronc d'arbre.

Tout à coup, Julie se sentit motivée pour continuer à travailler sur son roman. Elle but une dernière gorgée de thé et se mit à écrire tout près du feu qui crépitait doucement dans l'air calme. Elle s'arrêtait de temps en temps pour lire à haute voix ce qu'elle avait rédigé. La lumière du crépuscule disparaîtrait bientôt. Il lui restait peu de temps pour décrire ce qu'elle avait vécu dans le village acadien. Pendant qu'elle continuait à écrire, Lucien se promenait sur la plage au bord de la rivière. Il tenait sa copie de *Raconte-moi Massabielle* et marchait soutenu par son bâton, en s'arrêtant parfois pour jeter de petites pierres dans la rivière. Julie n'avait pas vu le temps passer. Elle se rendit compte qu'elle avait écrit quatre pages. Elle leva les yeux pour voir où était rendu son compagnon. La silhouette de Lucien s'approcha dans la pénombre et elle remarqua qu'il tenait quelque chose dans les bras. Elle ferma son journal, le mit à nouveau sur le tronc d'arbre sur lequel elle était assise et se leva en se frottant les yeux. On entendait un miaulement pitoyable.

- Tu as trouvé un chaton! s'écria-t-elle heureuse. Elle tendit les bras, prit la petite boule de poil et l'embrassa sur la tête. C'était un chaton tigré qui n'avait pas plus de six mois. On ne voyait pas clairement la couleur de ses yeux à cause de l'obscurité. Il s'agrippa à la chemise de Julie et mit son petit nez humide dans son cou. Il ne cessait de ronronner.

- Où l'as-tu trouvé? demanda-t-elle.

- Il était au bord de l'eau près du pont, là-bas. Il pointa du doigt.

Au bout de quelques minutes, le nouvel arrivant s'était endormi confortablement dans les bras de Julie et tous les trois se blottirent sur le tronc d'arbre à côté du feu pendant que le soleil se couchait lentement derrière les pins.

Plus tard, le sentier qu'ils prirent pour se rendre près de la rivière était invisible derrière les arbres. Les vagues frappaient doucement le bord de la plage où s'envolaient plusieurs pigeons circulant dans l'espace au-dessus de la rivière. Au loin, on devinait le magnifique mont Katahdin à travers le brouillard. À 1 606 mètres d'altitude, il était un colosse d'une beauté inexprimable. Julie expliqua à Lucien que le mot *Katahdin* venait de la langue des Penobscots signifiant *la plus grande montagne*. C'était un peuple issu de la confédération *Wabanaki*. Elle se souvenait d'ailleurs d'un homme qu'elle avait rencontré à la bibliothèque, quelques années plus tôt. Sa famille était originaire d'Old Town dans le Maine et il était le seul à être venu s'installer au Québec. C'était très inhabituel de quitter sa tribu et de partir pour s'exiler dans un autre pays. C'est lui qui avait raconté un peu l'histoire des Penobscots et lui avait parlé de l'importance du mont Katahdin. Dès ce moment, elle avait toujours voulu voir cette magnifique montagne et maintenant elle en avait le souffle coupé. Quelle tristesse de contempler enfin une telle beauté alors que le seul nom Katahdin représentait désormais un peuple dépossédé par l'histoire!

Il faisait presque noir maintenant. Les moustiques commençaient à sortir et les pigeons s'étaient répandus aux alentours du campement. Julie entendait seulement le feu qui crépitait régulièrement au rythme du ronronnement du chat.

- Connais-tu l'histoire de Charles Norman Shay, demanda-t-elle. Il y avait tant de choses à raconter. Elle était voûtée par-dessus le feu et frottait ses jambes nues.

- Non, c'est qui?

- Je viens de la découvrir dans un de mes livres. On dit qu'il était l'aîné tribal des Penobscot. Il était aussi un ancien combattant de la Deuxième guerre mondiale et de la Guerre de Corée. Mais le plus intéressant, c'est qu'il était le premier autochtone dans le Maine à obtenir le titre de chevalier français.
- Mais son nom n'était pas vraiment français!
- Il descendait de Jean-Vincent d'Abbadie de Saint-Castin lui-même!
- Le fameux baron de Saint-Castin? L'Acadien! dit-il.
- C'est ça! Je me demandais si tu le connaissais, dit-elle d'un air satisfait.
- On est tous lié d'une manière ou d'une autre, dit-il en regardant le ciel largement étoilé.

Julie se mit à préparer les sacs de couchage près du feu pendant que Lucien cherchait du petit bois dans les environs. Le chat était couché à côté du tronc d'arbre et regardait Julie, les yeux mi-clos. Il ne s'était pas éloigné d'eux depuis que Lucien l'avait emmené au campement. Quelques minutes plus tard, les sacs de couchages étaient prêts et Lucien déposait le bois près du feu.

- On devrait l'appeler comment? demanda Julie. Lucien secoua les bras pleins de poussière et vint chercher le chat qui était confortablement couché en boule. Aussitôt dans les mains vigoureuses de l'homme, il recommença son ronronnement rythmé. Lucien le regarda de près dans le visage. Le mignon lui fit un clin d'œil et poussa un miaulement piteux.
- Penobscot, dit-il en regardant Julie. On va l'appeler Penobscot. Elle le regarda



d'un sourire affirmatif.

- Parfait, répondit-elle. Penobscot!

Ils se placèrent l'un à côté de l'autre, chacun dans son sac de couchage. Penobscot vint se coucher dans celui de Julie. Il fit quelques ronds et s'enroula en une petite boule sur l'oreiller, toujours en ronronnant bruyamment. Lucien ferma les yeux et inspira profondément l'air frais. Un souvenir lointain lui revenait à l'esprit.

- Tu dors déjà? demanda Julie. Elle était accoudée la tête dans la main et elle caressait Penobscot avec l'autre. Il ouvrit les yeux et tourna son regard vers elle. Son visage était éclairé par la lumière douce du feu.

- Je repensais à mon premier voyage au parc Algonquin avec mon père, j'avais à peu près neuf ans. L'odeur du feu et le bruit des vagues m'ont fait penser à ça. C'était très calme. Il continuait de lui raconter son histoire. Il était tard. Julie apprit que Lucien n'était pas très proche de son père à cause de son travail qui le rendait toujours absent. Lucien n'avait que quatorze ans à la mort de son père. Il lui raconta ainsi plusieurs événements de son enfance. Sa voix tremblait un peu. Julie s'imaginait qu'il y avait quelque chose de plus profond qu'il n'osait pas dire.

- J'ai froid, dit-elle. Penses-tu qu'on peut attacher les sacs ensemble? Il fit oui de la tête et Julie se glissa jusqu'à l'autre bout de son sac en trainant son oreiller où reposait toujours le petit Penobscot. Il ne lui restait plus de place pour se coucher la tête. Il avait les mêmes manières qu'Hugo, pensa-t-elle. Lucien défit la fermeture éclair de son sac et de celui de Julie pour les attacher ensemble. Elle se rendait compte qu'il était trop tard pour changer d'idée. Ce qui l'étonnait un peu, c'est qu'il semblait être indifférent à l'idée

de coucher à ses côtés dans le même sac. Elle s'attendait à une hésitation qui ne vint pas.

- C'est mieux comme ça? demanda-t-il. Elle lui fit un sourire et flatta Penobscot sur la tête. Lucien se plaça à l'autre extrémité du sac, incertain de la distance à préserver entre eux. C'était bien elle qui avait voulu qu'il attache les sacs ensemble, se disait-il pour se rassurer, et pourtant il restait les yeux grands ouverts, incapable de s'endormir.

## 7. Amédé Ardoïn

Lucien se réveilla au son de la mélodie perçante des pigeons. Il regarda sa montre en cuir brun foncé qui avait appartenu à son père. Il était encore tôt. L'aiguille pointait vers six heures du matin.

Il se frotta les yeux et se redressa en s'appuyant sur les mains. Julie ne se trouvait plus dans le grand sac de couchage combiné. Le feu s'était éteint, mais il y avait encore des cendres chaudes qui laissaient échapper de la fumée. L'odeur âcre le ramena à ce voyage impérisable qu'il avait fait, il y avait très longtemps. Au cours des deux derniers jours, c'était la première fois qu'il y pensait. Il se tourna vers la plage d'où provenaient les cris bruyants des oiseaux. Il aperçut Julie sur un gros rocher au bord de la plage. Elle tenait une canne à pêche. Penobscot était assis à côté d'elle. Sa queue se balançait de gauche à droite. Il tourna la tête et fit un gros bâillement en continuant de fixer le pont Waldo-Hancock. Ce chat s'ennuie, pensa Lucien qui commençait à préparer de l'eau bouillante pour le café.

- Hé! Viens voir!, cria Julie en lui faisant un signe de la main. Penobscot avait aussi la tête tournée vers Lucien qui se mit à courir en direction de la plage. Mais il ne courait pas très vite. Il n'avait plus quarante ans et ses jambes ne bougeaient pas comme avant. Il arrivait près du rocher quand un gros poisson bar transperça la surface de l'eau dans une furie chaotique. Julie sauta sur le rocher et Penobscot se leva tout droit sur ses quatre pattes. Le bar pivota au bout de la ligne et percuta la main gauche de Julie qui lui enleva aussitôt l'hameçon de la bouche.

- As-tu faim?, demanda-t-elle en se tournant triomphalement vers Lucien. Il remarqua pour la première fois son côté plus masculin. Elle était un vrai garçon manqué

et sa coupe de cheveux lui convenait parfaitement, se pensa-t-il. Il lui fit un sourire satisfait.

- Alors, ce sera du poisson et un café?, demanda Lucien d'un ton sarcastique.
- Pourquoi pas!, répondit Julie.

De retour au campement, elle se mit à préparer le café tandis que Lucien apprêtait le poisson. Il avait trouvé deux longs bâtons qui servaient de support pour le grilloir. Il trancha le poisson en plein milieu et l'étendit sur la grille qu'il avait construite. Penobscot était assis à côté de lui en le regardant de ses yeux suppliants. Lucien prit un morceau du poisson et nourrit le petit chenapan de sa paume. Penobscot resta tout près de ses pieds jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à manger. Rassasié, il traça des cercles sur le sac de couchage et s'allongea, le ventre étalé.

Après le déjeuner, ils décidèrent d'aller voir de plus près le fameux pont Waldo-Hancock avant de reprendre la route. Le pont suspendu était devenu le symbole de leur traversée de l'Amérique. Le long de la rivière, le sable était très agréable sous leurs pieds. Ils marchaient tous les deux pieds nus en aspirant l'air frais. Julie raconta le voyage qu'elle avait fait avec Margot, son ex, quelques années plus tôt. Elles passaient toujours leurs vacances au bord de l'eau ensemble. C'était la nature qui donnait à Julie le plus de plaisir. Margot était la plus féminine du couple. C'était grâce à Julie qu'elle s'était intéressée aux activités sportives et à la nature. Julie repensa à leur première sortie de pêche. Margot n'aimait pas toucher les vers. Les poissons la dégoûtaient. Ce souvenir la faisait encore rire.

Lucien voulait lui poser une question difficile qui brûlait dans sa tête.

- Pourquoi vous vous êtes séparées? Il baissa les yeux et regarda ses pieds, les

mains dans les poches de ses shorts. Julie haussa les épaules et il l'entendit soupirer.

- Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle voulait, dit-elle. Elle marchait avec les yeux fixés sur le pont qui s'approchait. Un jour, on parlait de projets et de l'avenir. Un autre, elle me disait qu'elle voulait aller en Europe pour se trouver, parce qu'elle ne savait pas vraiment qui elle était.

Penobscot les suivait en direction du au pont. Il trottait à côté de Lucien qui se tenait assez loin de l'eau.

Une plaque en fer accrochée à l'entrée du parapet les accueillit : On pouvait y lire : « WALDO-HANCOCK BRIDGE, STATE OF MAINE » et en dessous: « AMERICAN BRIDGE COMPANY, MERRITT-CHAPMAN & SCOTT CORPORATION 1931 ». Lucien lut l'inscription à haute voix avec son accent québécois. Même si Julie avait elle aussi un accent, elle aimait l'écouter quand il parlait anglais. Il omettait toujours les « h » aspirés, ce qui la faisait bien rire.

- Tu es trop mignon, lui dit-elle.

Julie se demandait comment elle pourrait arriver à décrire ce pont extraordinaire dans son roman. Ça semblait impossible.

Tandis qu'ils retournaient vers leur emplacement de camping, Lucien révéla qu'il avait vu un portrait intéressant pendant sa visite de la maison Morneault au Village Acadien. Cette image lui avait fait penser à son père.

- Il lui rassemblait beaucoup, expliqua-t-il.

- Pourquoi tu ne me l'as pas montrée?, demanda-t-elle déçue. Il ne savait que répondre et continuait à examiner les cailloux sous ses pieds en marchant. J'aurais aimé

la voir.

C'était l'heure de reprendre la route en direction de la bibliothèque de la ville de Bangor. Julie avait hâte d'y fouiller les archives. Elle avait besoin de matériel pour son roman et espérait s'inspirer de ceux qui ont vraiment vécu l'émigration du Québec aux États-Unis. Elle était incertaine de cette étape de sa recherche, avoua-t-elle. C'était les archives journalistiques de l'époque qui l'intéressaient et, comme c'était l'une des bibliothèques les plus anciennes dans le Maine, elle était curieuse de l'explorer. Et la ville de Bangor avait été un carrefour important pour les immigrants canadiens-français.

Penobscot se plaça sur l'appuie-bras entre les deux sièges. Lucien reprit de nouveau le volant. Le chat restait sagement assis entre ses deux maîtres. Il se lavait parfois le museau et observait avec curiosité la route devant lui. Lucien s'aperçut que Julie avait un air différent depuis la découverte du chat. Elle souriait plus qu'avant. Le ronronnement constant de Penobscot leur confirmait qu'il était lui aussi satisfait.

La bibliothèque était gigantesque. De l'architecture du bâtiment émanait un sentiment d'opulence et on avait l'impression qu'il fallait y pénétrer avec solennité et élégance. Sur un banc à l'entrée, ils rencontrèrent un couple qui discutait en français. Ils le saluèrent de la tête. Ils s'arrêtèrent net devant la perspective magnifique offerte par les différentes ailes du bâtiment. Julie tenait Penobscot sous son bras. À l'intérieur, dans le vaste atrium, le plafond faisait au moins douze mètres de haut et les murs étaient recouverts de livres jusqu'au plafond. Tout était blanc. Immaculé. Julie s'imagina dans sa propre chambre qui était aussi toute blanche, mais évidemment beaucoup plus étroite, et contenant malheureusement un maigre centième des livres qui s'étaient devant elle. Le jeune homme qui les accueillit quitta son fauteuil où il lisait un

gros roman. Il enleva ses lunettes.

- Hi there! Can I help you with something?, demanda-t-il. Il avait un sourire très aimable. Ses dents blanches illuminaient son visage.

- Yes, please, répondit Julie. We are looking for historical records. Do you know where we could find those? Ses yeux brillaient de joie.

Le jeune homme leur indiqua comment se rendre au deuxième étage où se trouvaient les bases de données. Julie se mit à penser à Sophie. Elle était probablement en train de faire la même chose à la bibliothèque Saint-Jean Baptiste au Québec. Elle pivota pour regarder autour d'elle. Que faisait le vieil homme au grand chapeau noir en ce moment?, se demanda-t-elle curieuse. Elle se sentait réconfortée en pensant à lui.

Julie et Lucien s'installèrent à une grande table et Penobscot se coucha sur une chaise libre près d'eux. On ne remarquait pas sa présence. Lucien revint quelques minutes plus tard avec une grande boîte marquée « A-L : 1900-1950 ».

- Ça veut dire quoi?, demanda Julie.

- Je pense que c'est la boîte des données scolaires des années 1900 à 1950, répondit-il. Elle tira la boîte vers elle et l'ouvrit avec une grande curiosité. Elle raconta à Lucien qu'autrefois elle avait vu un film où un jeune homme cherchait sa sœur adoptive en fouillant dans les archives d'une bibliothèque. Cependant, maintenant, elle ne savait pas vraiment par où commencer pour sa propre recherche sur les familles de la diaspora québécoise. Elle se grattait la tête. Lucien semblait un peu perdu, lui aussi. Ils mirent une heure à passer à travers quatre boîtes : les données scolaires, les coupures des journaux, un mélange de documents gouvernementaux et une boîte fourre-tout sans catégorie particulière. Après ces recherches méticuleuses, tous les trois

étaient épuisés et avaient faim. Penobscot s'était couché sur une pile de feuilles placées sur la table. Il se leva en miaulant impatiemment.

Julie étala soigneusement les coupures journalistiques qu'elle avait trouvées pertinentes. Un article en particulier tranchait. Il était intitulé : *La grande traversée- du Québec jusqu'au Rhode Island*. C'était un article qui venait d'un journal canadien-français qui était auparavant distribué dans l'État du Rhode Island. La famille dont l'article parlait venait de la région du lac Saint-Charles, près de la ville de Québec.

- C'est la d'où viennent mes grands-parents, dit Julie en pointant l'article. Elle l'examina de plus près et le plaça de côté. En sortant, elle demanda au commis de lui faire une copie et ils repartirent vers la fourgonnette, Penobscot en premier.

Il leur restait encore plusieurs endroits à visiter dans quatre autres États. Ils ne venaient que de commencer. Ils mirent le cap sur un restaurant nommé *The Poet's Society*. Ensuite ils comptaient reprendre la route vers le New Hampshire. Le grand guide de voyage les accompagnait et ils le consultaient à chaque arrêt. Ils découvrirent ainsi une autre bibliothèque dans les parages, où se trouvait le journal *Le Messenger*, disponible au public sur microfilm. Julie s'enthousiasma à la pensée de cette découverte prometteuse.

- Il a été fondé par des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, raconta-t-elle. Ce journal de Lewiston appartient intégralement à l'histoire du Maine. Lucien s'étonnait des connaissances de Julie sur le passé de la diaspora franco-américaine. Il remarqua qu'elle aimait toujours en parler en mangeant. Mais ils ne traînèrent pas au restaurant, car ils avaient tous les deux la bougeotte.



Dans la Schnellaster, ils se mirent à discuter des immigrants qui avaient dû fuir, sans cesse chassés par les Anglais. Julie se sentait profondément interpellée par cette idée de déplacement forcé et était envahie par une grande tristesse devant son peuple éradiqué. Elle comprenait jusqu'à quel point ils étaient encerclés par l'anglais; tout leur échappait : la langue, l'histoire, le territoire. Il n'y avait presque plus de traces des migrants. Même si on cherchait attentivement, on ne trouvait rien. Elle était prise d'un sentiment de colère contre ceux qui auraient dû se battre pour garder leur culture et leur langue. Quelle misérable survivance!, pensa-t-elle.

Une voix éraillée venant de la radio apportait pourtant une familiarité chaleureuse. Peu importe combien de fois elle l'écoutait, Julie avait toujours du mal à déchiffrer les paroles assourdies de ces chansons. Il y avait encore quelques stations de radio qui diffusaient en français dans le Maine et, pendant tout le voyage, ils s'acharnaient à les chercher.

- *Valse de Mon Vieux Village*, dit Lucien affirmativement. Il gardait les yeux sur la route. Mon père écoutait parfois Amédé Ardoin, dit-il d'un petit sourire.

- Il aimait écouter la musique cajun?

- Oui, et moi j'étais toujours fasciné par ses paroles éloquentes depuis mon enfance, dit-il. Il avait lui-même le cafard et c'est comme ça qu'il avait pu l'interpréter avec une telle passion.

Julie avait les yeux au ciel. Elle réfléchissait aux paroles puissantes d'Ardoin qui résonnaient à travers la fourgonnette, accompagnées de son accordéon. Elle était touchée par sa voix percutante et se frotta les bras pour aplanir la chair de poule qui les couvrait. Elle examina les nuages qui étaient placés de manière éparse comme s'ils avaient été peints avec une éponge. Elle ferma les yeux et apprécia l'air réconfortant. Si elle pouvait juste rester là,

les paupières closes avec le soleil qui chauffait son visage, ça serait merveilleux, pensa-t-elle.

Penobscot décida de s'installer sur ses genoux, le menton levé vers la jeune femme. Il voulait qu'elle le frotte sous les oreilles. Julie entendit son ronronnement rythmé dès qu'elle leva la main. Le chat étendit lentement sur son ventre son petit corps ouaté et se rendormit. Il faisait chaud dans la Schnellaster et la seule source d'air climatisé venait de l'évent qui était brisé et qui laissait échapper l'air vicié. Lucien ne se plaignait pas, mais la sueur coulait sur son front et son odeur de savon remplit l'espace restreint. Julie fouilla derrière son siège et sortit deux Cokes frais de la glacière. Ils n'avaient pas sitôt fini qu'ils arrivaient devant la bibliothèque publique de Lewiston.

Dans la section des archives locales, ils découvrirent un article du journal *Le Messager* en format microfilm qui parlait de l'immigration des Québécois aux États-Unis et, dans ce document, l'auteur mentionnait l'histoire d'un jeune homme qui avait quitté sa famille pour aller travailler dans les mines du Maine et du New Hampshire, la mine *Ruggles* en particulier. Du nom de Robichaud, il avait quitté la région de Québec au début des années 1900. Il avait laissé sa famille, y compris ses trois sœurs. Ce nom de famille était vraiment très commun, mais la présence de trois sœurs était assez particulière, car Julie savait que son arrière-grand-mère avait deux sœurs et un frère. Mais que faire avec cette information?, pensa-t-elle. Elle se leva et commença à faire les cent pas devant le comptoir de renseignements. Lucien la regardait curieusement. Elle savait que les mines du Maine et du New Hampshire avaient été très importantes pour les immigrants. Elle se demandait si ce document parlait de son grand-père? Elle avait les yeux fixés sur le tapis. Comment trouver

plus d'information sur ce Robichaud? Peut-être qu'il y aurait des traces de lui si on se rendait aux mines? Elle avait des haut-le-cœur.

- Ça va? demanda Lucien. Il tenait Penobscot dans ses bras. Chacun semblait calme. Julie se tourna vers eux.

- Lucien, commença-t-elle, j'aimerais qu'on s'arrête à la mine *Ruggles* pour en savoir un peu plus. C'est au New Hampshire. Il était pris d'admiration pour elle. Elle savait ce qu'elle cherchait et elle allait le trouver, pensa-t-il. Il enviait les gens qui avaient toutes leurs pensées bien organisées dans la tête.

- Bien sûr! Puis il haussa les épaules.

La bibliothèque de Lewiston était entourée d'arbres gigantesques qui remplissaient l'air d'un parfum acide, presque sucré. Pendant qu'ils marchaient vers la fourgonnette, Lucien se mit à penser à une image lointaine. Le visage rigide de son père lui revenait souvent pendant ce voyage et il se demandait pourquoi. Pourquoi maintenant? Pourquoi est-ce que les bons souvenirs l'attristaient ainsi? Il se sentit seul malgré la présence de Julie. Chaque fois, il chassait aussitôt cette impression d'abandon qui le tenaillait.

## 8. Rémy Savard

- As-tu déjà visité une mine?, demanda Julie. Elle était assise confortablement les pieds sur le tableau de bord, câlinant doucement Penobscot qu'elle tenait dans ses bras.
- Non, c'est la première fois, dit-il.
- Moi aussi. Il y avait une sorte de complicité dans sa voix.

Ils roulaient maintenant vers l'ouest en direction de la frontière du New Hampshire sur la 95.

La rudesse des paysages montagneux semblaient les inviter à l'aventure.

Près de la frontière, une femme attira leur attention. Elle se tenait au bord de la route. Julie se redressa et ramassa Penobscot pour le placer sur l'appuie-bras. Elle fronçait les sourcils en s'efforçant de voir cette femme qui portait une longue robe bleu foncé et qui tenait son pouce levé.

- C'est une auto-stoppeuse, dit-elle les yeux toujours sur la femme. On n'en voit pas plus beaucoup aujourd'hui. C'est curieux. Je me demande pourquoi elle est seule sur la route.
- On s'arrête?, demanda Lucien incertain. Julie haussa les épaules sans trop réfléchir. Elle ne s'était jamais arrêtée au bord de la route pour faire monter un étranger. Lucien s'arrêta en allumant les clignotants d'urgence. Il jeta un coup d'œil à l'étrange auto-stoppeuse et la porte de la Schnellaster s'ouvrit.
- Hello, dit la femme, I am going to New York City, are you going in that direction? Son accent était reconnaissable. Elle avait le visage ridé, le teint foncé et les yeux noirs comme du charbon. Ses longs cheveux noirs descendaient jusqu'à sa taille, mince comme celle d'une danseuse. Elle portait un sac sur l'épaule et aux pieds des

sandaless en cuir bien usées.

- A little bit, répondit Lucien, il expliqua qu'ils étaient en route pour la mine Ruggles au New Hampshire et qu'ils allaient descendre ensuite jusqu'au Massachusetts.

- Where are you from? Are you from Québec? demanda l'étrangère.

- Oui ! répondit Julie, and you ?

- Oui, moi aussi, dit-elle le visage illuminé d'un grand sourire, je m'appelle Abequa. La femme était belle pour son âge, pensa Julie.

- Vous n'avez pas peur de faire du pouce toute seule ? demanda Lucien.

- Je suis habituée, répondit-elle. Elle avait la voix très douce. Elle proposa de les accompagner, avec leur chat, dans leur voyage vers le New Hampshire et s'installa sur le siège arrière avec son sac noir sur les genoux. Penobscot était curieux et s'approcha de la nouvelle passagère en flairant sa robe.

Julie et Lucien apprirent qu'Abequa venait de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean tout près de la rivière Ashuapmushuan. Sa famille habitait dans un bungalow directement sur le lac Wagéguma où elle avait grandi. Elle se rendait à New York à la recherche de son père qui était parti sans dire un mot, deux ans plus tôt. Elle savait qu'elle le retrouverait éventuellement et comprendrait alors son passé montagnais.

Une route escarpée et rocheuse les conduisit à l'entrée de la mine Ruggles, un des lieux touristiques importants au New Hampshire. Ils étaient à environ deux heures au nord de Boston. La vue était spectaculaire. Le sommet du mont Isinglass donnait sur les collines du Vermont qui s'étaient le long de l'horizon.

- Wow! fit Lucien en approchant lentement la Schnellaster.

- Ouai...wow.... Julie avait les yeux écarquillés. Ils sortirent de la fourgonnette et s'approchèrent du bord de la montagne. Penobscot se traînait lentement à côté d'eux la tête baissée. Il avait extrêmement chaud lui aussi. Julie l'appela avec pitié.

- Mon pauvre, viens!

Abequa émergea de la Schnellaster, toujours avec son sac sur l'épaule.

- Je comprends maintenant pourquoi les gens sont venus s'installer ici, dit Julie.

C'est incroyable! C'est comme la renaissance de la nature! dit-elle, toujours émerveillée.

- C'est magnifique, commença Abequa. Lucien remarqua que plus son regard s'attachait au paysage, plus son visage bronzé semblait s'attrister. Un si vaste territoire et ce n'est toujours pas assez pour partager, dit-elle d'une voix douce. Lucien ne bougea pas en entendant ces paroles. Il ne savait pas s'il fallait répondre. Et qu'aurait-il pu répondre? Il se tourna vers Julie qui restait fascinée par la vue des collines du Vermont. Elle n'avait pas écouté leur conversation, se dit Lucien.

Ils restèrent au sommet encore plusieurs minutes en silence à admirer le panorama incroyable avant de retrouver le chemin qui devait les conduire à la mine.

À l'entrée du puits, un petit bâtiment ressemblait à une grange. On y lisait : « *Ruggles Mine & Museum* ». Ils arrivèrent juste à temps pour la prochaine visite guidée qui avait attiré une vingtaine de personnes toutes habillées en tenue touristique : short, t-shirt, des sandales, chapeau et appareil photo autour du cou. Lucien est vraiment à sa place ici, pensa Julie. Les touristes s'étaient entassés dans le magasin, incapables de se faire un chemin. Ils s'amusaient

à toucher toutes les pierres précieuses qui étaient exposées dans de petites boîtes. Julie ramassa Penobscot dans ses bras et ils se joignirent à la file d'attente devant un comptoir en bois où était étalée une série de pierres précieuses à vendre. Le guide les attendait dehors. Lui aussi portait des shorts, un t-shirt, un chapeau et des sandales. Julie s'aperçut qu'il distribuait des plans de la mine pour que personne ne se perde dans les tunnels. Lucien observait Abequa qui se promenait à travers le magasin en inspectant attentivement la marchandise. Il y avait une sorte de douceur en elle, se disait-il.

Le préposé leur donna leurs billets, une lampe de poche et trois mini-marteaux pour excaver les roches. Julie vit que, sur le comptoir, il y avait des chapeaux d'enfants à vendre, équipés d'une petite cloche attachée à la visière pour que les parents sachent où était leur enfant en tout temps. Quelle bonne idée!, pensa-t-elle. Elle se sentit tout à coup réconfortée.

- One hat, please! dit-elle. Lucien la regarda un peu confus. Cette clochette est pour Penobscot, dit-elle. Elle l'accrocha autour du cou du chat. Penobscot fit un bâillement et regarda Julie de ses yeux sans expression.
- Il ne s'inquiète de rien! dit Lucien en secouant la tête.
- Everyone follow me, please!, cria le guide. Julie déposa Penobscot sur le sol et ils se mirent à suivre le guide vers l'entrée de la mine.

Ils arrivèrent à la fin d'un tunnel qui déboucha sur une grande fosse entourée d'énormes cavernes d'à peu près vingt mètres de hauteur. Contente d'échapper à la chaleur, Julie se précipita vers la première caverne ombrée qui promettait de la fraîcheur. Elle s'essuya le front avec le dos de la main et s'avança vers l'entrée. Penobscot trottait tranquillement devant le groupe en se retournant de temps en temps pour voir si ses compagnons le

suivaient.

- Alors, Abequa, c'est ta première visite dans une mine? demanda Lucien.
- Non, c'est ma deuxième fois. J'ai visité la mine du Lac Jeannine, il y a quelques années...tu la connais? Au Québec?
- J'en ai entendu parler, oui! dit-il. C'est une mine sur la Côte-Nord du Québec.
- Oui, exactement! Mais elle ne ressemble pas du tout à celle-ci, dit-elle. Elle expliqua que la mine du Lac Jeannine n'avait pas autant de tunnels, c'était beaucoup plus plat.

À l'intérieur, Julie prit Penobscot dans ses bras et alluma sa lampe de poche. Il commençait déjà à faire très sombre. Les touristes exploraient chaque grotte avec leur faible faisceau lumineux et leurs marteaux, tout en descendant lentement vers la mine. L'excavation des minerais précieux n'avait pas été facile. On ne pouvait fracturer que quelques minutes à la fois pour ne pas se blesser les muscles. Julie recula exaspérée en observant les visiteurs courbés qui se cassaient encore le dos. Elle se tourna vers Lucien qui était penché par-dessus Abequa avec son marteau. Elle s'aperçut qu'ils essayaient d'extraire un morceau résistant de quartz laiteux. Je n'ai plus de force, se dit-elle.

Après quelques essais infructueux, le guide les entraîna dans des tunnels étroits où il faisait complètement noir. Les seuls sens qui restaient étaient le toucher et l'odorat. On n'entendait plus la clochette au cou de Penobscot.

- Ce n'est pas un endroit pour les claustrophobes, dit Lucien à bout de souffle.

Ils s'arrêtèrent. Le guide décida de leur parler en pleine noirceur. Ils apprirent que Sam Ruggles avait été le propriétaire de cette mine dès 1803. C'était une mine de mica au début. En 1969, on sortit 12 000 kilos de mica. Personne ne faisait de bruit pendant que le guide parlait.



Julie s'approcha d'Abequa. Elle remarqua l'odeur d'encens qu'émettait sa peau humide. Il faisait très noir et plutôt froid. Elle sentait son visage qui rougissait et la chaleur du corps d'Abequa tout près d'elle. Elle voulait s'approcher encore, la toucher dans cette imprévisible noirceur. Elle ferma les yeux malgré l'obscurité totale et tendit le dos de sa main vers celle d'Abequa. Elle toucha sa peau doucement, les yeux toujours clos. Son cœur battait ardemment dans sa poitrine. Sa main caressante lui faisait plaisir, un plaisir qu'elle n'avait pas ressenti depuis des années.

Une image lointaine lui revint à l'esprit et son cœur bondit. Soudainement, elle avait huit ans. Chez son oncle Bernard, elle était enfermée dans un placard. Sa tante n'était plus vivante depuis des années, mais son parfum musqué restait collé aux vêtements accrochés dans la penderie. Martin était là. Il lui avait dit qu'ils allaient jouer à cachecache, puis il s'est caché avec elle et il ne restait plus personne pour partir à leur recherche. Elle s'était alors éloignée vers le fond du placard, mais le garçon l'avait rejointe et s'était quand même installé juste à côté d'elle. Il sentait la boue et la terre. Les yeux fermés, elle se rappela ses mains sur son corps. Il passait et repassait ses doigts doucement et lentement sur ses cheveux, sur son cou, sur son ventre...

- You can imagine the difficulty in mining with such little natural light, especially back in the day, dit le guide en brisant le silence. Julie sursauta et l'homme ralluma sa lampe de poche. La chimère était rompue.

- Follow me please! Julie retira sa main et se frotta les yeux. Elle s'éloigna d'Abequa. Les touristes rallumèrent leurs lampes et Julie se précipita pour suivre le guide en cachant son visage. Mais de quoi avait-elle peur, se demanda-t-elle?

Il fallait partir. Après cette visite guidée de plus d'une heure, ils avaient tous faim. Penobscot aussi.

Ils se rendirent au restaurant attenant à l'entrée, tout près du musée.

- Je vous rejoins dans quelques minutes, dit Julie, j'ai vu qu'il y avait quelqu'un qui vendait des livres derrière le comptoir, là-bas. J'ai quelques questions à lui poser.

Maintenant, elle était gênée de regarder Abequa dans les yeux. Elle se précipita plutôt vers le magasin. Pourquoi s'était-elle approchée d'elle comme ça? Elle ne connaissait même pas cette femme!

Lucien et Abequa errèrent d'un pas lent vers le restaurant en appréciant les rayons brûlants du soleil. Le chat les suivait de son trot régulier. Ils s'installèrent à une table sur le patio séparé de la piste par une balustrade en bois. Abequa tira sa chaise et s'assit en premier. Elle était très délicate dans tous ses mouvements, pensa Lucien. Le serveur vint verser trois verres d'eau glacé et repartit sans dire un mot.

- Alors, vous allez au Massachussetts pour quoi faire?, demanda Abequa en sirotant son verre d'eau.

- Ben, on ne va pas seulement qu'au Massachussetts, répondit Lucien, on s'est arrêtés dans le Maine et on voudrait descendre vers les États en suivant les routes empruntées par les émigrants québécois au XIX<sup>e</sup> siècle.

- C'est fascinant! Mais pourquoi votre intérêt pour la diaspora québécoise aux États-Unis? Elle tenait toujours la paille entre ses lèvres.

- Julie écrit un roman à ce sujet, elle voulait s'inspirer un peu de la route, puis moi, je suis là comme compagnon de voyage...je suppose. J'apprécie le voyage et c'est la première fois que je vois les États-Unis. C'était pourtant proche, mais je n'y suis jamais venu avec mon père.

Julie se présenta à la table, un bout de papier dans les mains.

- Vous ne devinez jamais ce qui vient de m'arriver! dit-elle les yeux brillants.

Lucien et Abequa aimaient cet enthousiasme dans ses yeux. Je pense que j'ai trouvé une trace de ma famille, regardez ça, elle pointa du doigt. C'est le nom d'un homme qui travaillait ici dans la mine Ruggles, il y a vingt-cinq ans. Il s'appelait Robichaud, comme mon arrière-grand-père, tu te souviens? Elle regarda Lucien et reprit aussitôt la parole. L'homme qui travaille ici se souvient de lui et il m'a dit que le nom de Robichaud remonte jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle quand le premier des Robichaud est venu s'installer dans le New Hampshire pour gagner son pain comme mineur. Elle était presque à bout de souffle, emportée par son enthousiasme. Il le connaissait! Il connaissait un de mes cousins de...elle se mit à compter sur ses doigts, ce serait un cousin de quatrième génération!

- Est-ce qu'il t'a dit où tu pourrais le chercher?, demanda Lucien.

- Non, mais au moins j'ai trouvé quelque chose, un indice, dit-elle en poussant un soupir. Une trace à suivre!

- Ne t'inquiète pas, dit Abequa, mange quelque chose. Tu vas le retrouver. Elle fit de la place à la table pour la jeune fille. Julie inséra le petit bout de papier que l'homme lui avait donné dans ses poches et rejoignit ses compagnons pour le repas.

Ils passèrent une bonne heure à discuter passionnément de l'histoire de la diaspora, du long voyage des émigrés et de l'expatriation en général. Julie avoua qu'elle n'avait pas encore beaucoup écrit malgré tous les endroits qu'ils avaient déjà visités. Elle n'avait pas encore trouvé une bonne piste sur laquelle elle pouvait se lancer.

- Tu sais, commença Lucien, le personnage dans le livre dont je t'ai parlé, Pacifique

Haché, il était considéré comme le fou du village à cause de sa résistance à la Déportation. Il fronçait les sourcils. On a essayé de lui enlever sa terre sur laquelle il avait grandi, et il est devenu *fou*! Lucien avait un ton sarcastique à travers lequel Julie sentait l'irritation dans sa voix. Si c'était moi, continua-t-il, je suppose que ce serait moi, *le fou*, alors. Abequa lui sourit en hochant la tête. Elle prit son sac qui était placé sur une chaise et commença à fouiller jusqu'à ce qu'elle retire un livre aux pages abimées. Elle se tourna vers Lucien.

- L'as-tu lu? demanda-t-elle en lui montrant le livre.

- *Le sol Américain : Propriété privée ou terre-mère...* lit Lucien à haute voix. Je ne le connais pas, avoua-t-il. Elle considéra ensuite Julie.

- Non...moi non plus!

La couverture montrait un vieil Autochtone de Matagami assis à côté de son fils.

- C'est exactement ce dont tu parles, commença Abequa, mais ça parle des peuples autochtones, bien sûr. Il y a une citation dans ce livre à laquelle tu viens de me faire penser, dit-elle. Elle ouvrit le livre et trouva la page aussitôt. Les mots viennent d'un penseur de mon peuple : *Comment pourrions-nous prétendre posséder, vendre, donner ou céder la terre quand, tous autant que nous sommes, nous mourrons? N'en sommes-nous pas issus? N'est-ce pas elle qui nous fournit vêtements, abris et nourriture? N'est-ce pas en son sein que nous sommes tous destinés à retourner? Comment alors pourrions-nous ne pas la considérer comme notre mère?*

- Quand je pense à ces phrases, dit Abequa, elles me soulagent un peu. Son visage s'éclaira d'un bref sourire.

- J'aime cette citation, dit Julie. Tu as raison, tout est lié : chaque cas d'expatriation, peu importe la race ou la culture.

- Mais, malheureusement, ça ne nous aide pas étant donné une longue histoire de lois corrompues, ajouta Lucien.

Ils restèrent assis à table longtemps après le repas, profitant de l'air chaud et admirant la vue magnifique des collines du Vermont. Penobscot restait couché sous la table près des petits morceaux de poulet qu'il n'avait pas finis.

## 9. Bernard Assiniwi

- Vous savez, on n'est pas loin de la rivière Merrimack, dit Abequa. Je dirais encore une heure et demie de route. Elle sortit des pistaches de son sac en suçotant les coquilles.

Ils étaient revenus à la Schnellaster et Lucien scrutait la carte routière sur le capot.

- Elle est où, la rivière Merrimack?, demanda Julie, incertaine de l'arrêt imprévu.
- Juste au sud de Manchester, toujours dans le New Hampshire. Les autochtones du peuple Pennacook étaient les premiers à coloniser cette région, expliqua-t-elle. Ils faisaient aussi partie de la confédération Wabanaki, comme les Penobscots. Heureusement que la mémoire de ces peuples pacifiques subsiste dans le nom des rivières qui formaient les frontières de leur territoire. Nous sommes dans le N'dakina, le pays abénaquis qui relie lui aussi, un peu à la manière de la diaspora québécoise, le Québec et les États-Unis.

- Tu es déjà allée dans la vallée de la Merrimack?, demanda Lucien. Il se tourna vers Julie en cherchant son approbation, mais elle regardait intensément les collines au loin.

- Non. Je l'ai lu quelque part dans un livre...ça fait longtemps. La plupart des choses que je sais viennent des livres.

Ils faisaient maintenant route en direction du Massachusetts et la Merrimack se trouvait justement sur leur chemin. Lucien décida d'encercler le nouvel arrêt sur la carte et ils montèrent dans la Schnellaster, Penobscot en premier comme toujours.

- Il faut d'abord qu'on s'arrête à une cabine téléphonique, dit Julie, j'aimerais chercher

tous les Robichaud qui vivent encore dans la région. Abequa la regarda, incertaine. Est-ce qu'elle se rendait compte du nombre de familles Robichaud qu'elle allait trouver? La pauvre! Moi, se disait-elle, j'ai au moins une famille à laquelle je peux revenir en cas de besoin.

En route, Abequa se mit à parler avec ferveur. Elle expliqua que les Pennacook faisaient partie de la confédération Wabanaki qui était une confédération de cinq nations autochtones. Ils avaient la langue algonquine comme langue commune. Elle en savait beaucoup sur les peuples autochtones, pensa Julie. Elle avoua qu'elle avait lu plusieurs essais à ce sujet et que, dès l'âge de dix ans, elle s'intéressait déjà à l'histoire. Julie remarqua qu'elle était passionnée et qu'elle se perdait dans ses propres histoires. Si les Indiens venaient eux aussi du Québec, peut-être que j'aurais quelque chose à écrire à ce sujet, se dit-elle. Pour l'instant, elle se contentait de fixer la route rocheuse qu'ils suivirent jusqu'au bas de la montagne. Penobscot était toujours assis sur ses genoux comme un chaman.

Ils débouchèrent sur une deuxième route entourée de pins de chaque côté.

- C'est un endroit idéal pour faire du camping, commenta Lucien.

Bientôt, ils aperçurent une cabine téléphonique au bord de la route 4 à Grafton, toujours dans le New Hampshire. Lucien stationna la fourgonnette sur l'accotement et Julie sauta du siège du passager. Elle tenait précieusement le bout de papier sur lequel elle avait griffonné la liste des Robichaud. Penobscot l'avait suivie jusqu'à la cabine et commençait à se lécher les pattes devant la porte vitrée. Julie ouvrit l'annuaire téléphonique et s'étonna du nombre de Robichaud qui remplissaient les pages jaunes.

- Ça va prendre des heures à les appeler tous!, cria-t-elle en direction de la

fourgonnette. Lucien et Abequa semblaient heureux par la simple présence de la route.

- Prends ton temps, répondit Lucien.

Pendant ce temps, Abequa était étalée sur les sièges arrière de la Schnellaster et lisait un ouvrage de Rémy Savard, tandis que Lucien s'était allongé, les yeux fermés. Il sursauta au bruit de la porte du passager qui claqua bruyamment.

- Tous ces appels et je n'ai encore *rien* trouvé!, dit Julie, désespérée.
- Tu les as *tous* appelés?, demanda Abequa en s'accoudant sur l'appuie-bras.
- Tous... je suis prête à partir, dit-elle en fixant la route. C'est décourageant. Tout le monde a perdu la mémoire.

Ils arrivèrent sur les rives de la rivière Merrimack vers huit heures du soir. La nuit que Lucien et Julie avaient passée tout près de la rivière Penobscot avait été si libératrice qu'ils décidèrent de passer celle-ci près de la rivière aussi. Abequa ne s'opposait pas. Ce voyage instructif lui faisait du bien, pensa-t-elle, en admirant l'abondance des feuillus.

Ils se trouvaient dans un endroit désert où il ne restait ni chemin ni campeurs. Ils les avaient tous dépassés, quelques kilomètres auparavant. Ils s'approchèrent de la rivière qui coulait assez rapidement et décidèrent de s'installer pour la nuit. Une nature dense les encadrait et seule une ouverture sur cinq cent mètres donnait sur la rivière.

Lucien se mit à préparer des saucisses et trois tasses de chocolat chaud, tandis que Julie et Abequa étaient allées à la recherche de petit bois pour faire un feu. Il sortit les deux sacs de couchages en se rendant compte qu'il fallait trouver une manière de les partager maintenant entre



trois personnes. Ils s'arrangeraient bien comme toujours.

La nuit froide gardait tout le monde bien réveillé. Ils se regroupèrent tous les trois sur un tronc d'arbre qui était tombé et qui créait un long banc devant lequel le feu brûlait.

- Abequa, raconte-nous un peu cette histoire du peuple Pennacook, insista Julie en s'enveloppant dans la couette en laine. La petite tête de Penobscot lorgnait au bord de la couverture et Julie entendait son ronronnement malgré le crépitement du feu. Où régnait cette confédération des Wabanaki? Abequa s'éclaircit la voix. Elle adorait parler des siens, tout raconter.

- Les peuples du traité de Wabanaki habitaient les régions qu'on connaît, toi et moi, comme l'Acadie, le Maine, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, plus une petite partie du Québec au sud du fleuve Saint-Laurent. Mais pour eux, ils appelaient ces régions *N'dakina*. Elle prit une petite pause et but une gorgée de chocolat chaud. Les Abénaquis de l'ouest étaient par contre au New Hampshire, au Vermont et au Massachusetts, ajouta-t-elle.

Le feu continuait à percer dans la noirceur tranquille de la nature. Lucien berçait une tasse de chocolat chaud entre ses mains. Julie remarqua qu'il semblait être perdu dans ses pensées. Il ne disait pas un mot. Ils étaient entourés d'un silence calme qui rendait encore plus évident le fracas de la rivière. Incertain de sa prochaine question, Lucien rompit tout de même le silence qu'il n'aimait pas.

- Alors toute ta famille est restée au lac Wagéguma....sauf toi? demanda-t-il.

- Oui.

- Ils étaient d'accord que tu partes toute seule...juste comme ça? demanda Julie.

- Euh...non...pas vraiment. Ma mère aurait aimé que je reste avec la famille, mais, c'est important pour moi de retrouver mon père. Elle se frotta les mains au-dessus du feu. Il aura bientôt 64 ans, mon père, il ne me reste plus beaucoup de temps.

Ils restèrent près du feu, blottis l'un contre l'autre sous la couette. Cette chaleur protectrice d'une femme me manque, pensa Lucien. Tout à coup, Abequa se souvint de certains mots précis qu'elle partagea avec eux. Elle aimait raconter des histoires.

- C'est une des meilleures, dit-elle, elle vient d'un écrivain québécois de souche Algo-cris. Elle reprit ses paroles en se concentrant sur le son de sa voix : *L'Amérindien vivait en communauté, ne se considérait que locataire du sol, et qu'un membre ordinaire de la nature dans laquelle il vivait. Il préférait se conformer aux lois naturelles plutôt que de vouloir dompter cette nature. Il considérait la liberté de l'être comme la chose la plus chère à son cœur et était toujours prêt à partager ce qu'il possédait.*

- C'est une belle culture, commenta Julie sans trop savoir quoi dire. C'est aussi une très belle citation, ajouta-t-elle.

- Tout ça a pris fin avec l'arrivée des Européens, dit Abequa d'une voix cabrée.

Se sentant mal à l'aise, Lucien essaya de changer l'ambiance pesante en expliquant que la seule façon de coucher trois personnes avec ce qu'ils avaient était de s'étendre côte-à-côte sur l'un des sacs de couchage et de se couvrir avec l'autre. Il faisait trop froid pour se séparer, et ce ne serait pas confortable, expliqua-t-il.

Les sacs étalés, Abequa se plaça bientôt près du feu, Julie occupa le milieu avec le chat et Lucien prit place de l'autre côté. Ils s'endormirent tous au son du ronronnement doux de Penobscot.

Lucien se réveilla pendant la nuit en frissonnant. Il s'aperçut que le feu s'était éteint et se leva pour le rallumer. Il fouilla dans le sac de couchage à la recherche de la lampe de poche et l'alluma pour trouver ses sandales. Il sursauta quand il entendit un plouf un peu plus loin. S'avançant lentement vers le bruit, il dirigea le faisceau de lumière vers l'eau. Il se tenait sur la pointe des pieds. Il vit aussitôt une silhouette qui était accroupie au bord de la rivière. Elle ne bougeait presque pas.

- Hey ! Ne fait pas trop de bruit, chuchota une voix en se tournant vers la lumière. C'était Abequa. Il s'aperçut qu'elle tenait une canne à pêche. Lorsqu'il vit qu'elle levait une main pour bloquer la lumière aveuglante, il s'empressa de l'éteindre.

- Excuse-moi! Je n'ai pas voulu te surprendre. Qu'est-ce que tu fais à cette heure ?, demanda-t-il en s'approchant.

- C'est un temps parfait pour la pêche ! Je vais laisser la canne comme ça, dit-elle en pointant du doigt, et le matin, nous aurons un poisson pour déjeuner !

Il faisait très noir et froid. Lucien était surpris de voir qu'Abequa s'était levée au milieu de la nuit en pensant déjà au petit-déjeuner, pendant que sa première préoccupation à lui était de se réchauffer.

Ils ramassèrent du bois et rallumèrent le feu mourant. Lucien alla fouiller dans la Schnellaster en quête d'une autre couverture qui serait peut-être restée cachée dans le coffre. Pas de chance! Lorsqu'il revint, les flammes s'élevaient à un demi-mètre de hauteur et Abequa s'était déjà couchée. Julie ne s'était pas réveillée. Elle dormait tranquillement en tenant Penobscot dans ses bras. Lucien admirait la sérénité qui entourait ses compagnes endormies.

Mais, pour lui, le sommeil n'était plus là. Il retourna à la Schnellaster, prit une boîte de biscuits et revint s'asseoir près du feu. Il en grignota plusieurs et se mit à penser à toutes sortes de choses. Il regarda sa montre. Il était quatre heures du matin. Il songea à la dernière fois qu'il avait fait du camping avec son père. Ils s'étaient levés à cette heure pour aller à la pêche. Ironique! Il se gratta la barbe qui commençait à épaissir. Ce souvenir de son père le rendit émotif. Serait-il fier de lui aujourd'hui, de ce qu'il avait accompli dans la vie ? Il n'était pas du tout comme lui. Il n'avait pas de famille ni d'épouse. Il était vieux...et seul. *Vraiment pathétique.* Il n'y avait pas d'autre mot.

Lucien passa encore une bonne heure à regarder le feu. Il ajoutait quelques petites branches chaque fois qu'il voyait que les flammes commençaient à s'éteindre. Une seule phrase lui venait en tête pendant cette longue réflexion solitaire : *La misère d'un enfant intéresse une mère, la misère d'un jeune homme intéresse une jeune fille, la misère d'un vieillard n'intéresse personne,* murmura-t-il d'une voix douce. Voilà bien longtemps depuis sa lecture des *Misérables*.

Plus tard, juste avant le lever du soleil, il jeta le reste des branches dans le feu et alla se coucher à côté du chat qui réchauffait le sac tout près de Julie.

La chaleur du soleil matinal perçait à travers les arbres. Il était six heures du matin et la terre s'était déjà réchauffée après cette nuit fraîche. Julie se frotta les yeux. Penobscot était déjà parti à la chasse et elle remarqua qu'Abequa était installée près du feu qui était déjà allumé.

- Qu'est-ce tu fais ? demanda Julie en s'étirant. Elle sentit tout d'un coup l'odeur de poisson frais et aperçut Penobscot qui observait patiemment les actions d'Abequa.

- Le déjeuner est prêt ! T'en veux ?

- Oui, c'est super ! Merci. Elle se tourna vers la rivière et remarqua que Lucien avait disparu. Abequa lui jeta un coup d'œil et lui répondit avant même qu'elle puisse poser la question.
- Il est parti se rafraîchir dans la rivière. Là où c'est plus calme, elle pointa du doigt.
- Et toi tu t'es levée tôt pour aller pêcher?, demanda Julie.
- Autour de quatre heures...
- Wow ! Moi, j'ai dormi toute la nuit comme un bébé !
- Je sais, dit-elle, avec un sourire.
- J'ai rêvé toute la nuit. Ça ne m'arrive pas trop souvent, admit-elle.
- Tu as rêvé de quoi ? Toujours en train de préparer le poisson, Abequa ne leva pas les yeux. Julie mit ses sandales et la rejoignit près du feu.
- Je lisais mon roman pendant toute la nuit, commença-t-elle, je veux dire dans mon rêve. Il était bien écrit. Je l'avais presque terminé.
- Te souviens-tu de c'que tu as lu ? demanda-t-elle curieuse.
- J'espère que oui. Elle cessa de parler en se tournant vers la rivière et inspira l'air chaud. Seule l'écriture était dans sa pensée. Elle se rendit lentement à la Schnellaster et revint avec son journal et un crayon. S'asseyant sur le tronc d'arbre, elle se mit à écrire pendant qu'Abequa continuait à préparer le poisson.

Elle admirait son dévouement à ce projet d'écriture. Elle l'observait, perdue dans ses pensées. Son petit crayon jaune grattait rapidement les pages sans s'arrêter. Elle était curieuse de savoir ce qu'elle avait écrit, mais ne voulait pas l'interrompre. Elle resta plutôt assise en silence.

À ses côtés, Penobscot observait l'admirable paysage qui les entourait. Ma famille me manque, pensa-t-elle, mais elle s'efforça de ne pas s'attrister. Elle se mit plutôt à penser à son père, où elle commencerait à le chercher lorsqu'elle serait rendue à New York. Elle ne savait pas quand ils y seraient, ni où elle allait habiter. Elle se sentit désemparée et se remit à préparer le poisson qui pesait dans ses mains.

Julie se tourna vers Abequa. Comment lui poser la question qui pesait tant dans sa pensée? Il n'y avait pas vraiment de façon simple, pensa-t-elle.

- Alors...tu ne t'es jamais mariée chez toi, je veux dire, au Québec ?
- Non...jamais. J'ai reçu plusieurs propositions d'hommes qui connaissaient bien ma famille, mais je n'ai jamais pu admettre à ma mère que les hommes ne m'intéressaient pas. Elle avait tout dit. Devant elles, le poisson fumait dans la poêle. Elle avait bien fait de soulever la question. C'est la réponse à laquelle Julie s'attendait et elle était contente de l'avoir entendue.

Le déjeuner était presque cuit au moment où Lucien revenait au campement avec un grand sourire. Il s'était rendu jusqu'à l'autre bout du camping sans dépasser la rangée de frênes. Julie déposa son journal sur le tronc d'arbre et se mit à le dévisager intensément pendant qu'il racontait son aventure, les yeux brillants. Elle ne l'avait pas vu si ravi avant. Elle avait l'impression de vraiment commencer à le connaître. Cette liberté dans la nature avait dû lui manquer au Québec, pensa-t-elle.

Abequa devint chef attirée pour le reste du voyage. Pas un seul morceau ne restait du saumon qu'elle avait si soigneusement préparé! Après le repas, elle prit les os et la chair cuite qui

restaient et les jeta dans la rivière. C'était la façon de faire, expliqua-t-elle.

Une fois la Schnellaster rechargée, ils étaient prêts à reprendre la route. Ils avaient le sentiment d'approcher du but. La rivière Merrimack et les milliers d'ouvriers canadiens-français qui étaient venus autrefois peupler ses rives détenaient peut-être la clé de leur voyage.

## 10. Ozias Leduc

La fourgonnette roulait à bonne vitesse sur la 101 dans le New Hampshire. Ils étaient à la recherche d'un centre franco-américain. Julie était convaincue qu'elle allait trouver de l'information pertinente qui la mettrait sur la bonne piste pour son récit, celle justement des immigrants québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le moment, elle n'avait réussi à écrire que dix pages qui consistaient principalement en une introduction, quelques éléments d'histoire et des descriptions précises du Québec qu'elle connaissait bien. Elle avait noté certaines choses sur la rivière Penobscot dans le Maine, mais elle n'avait pas assez vu à Van Buren, Bangor ou Lewiston pour pouvoir décrire l'existence des immigrants eux-mêmes. Elle craignait que son roman devienne une simple description des endroits historiques visités, une sorte de fiction touristique. Elle rêvait de ce qu'elle aurait pu découvrir si un des Robichaud à qui elle avait téléphoné lui avait donné des nouvelles positives. Comment pourrais-je me concentrer sur mon roman?, se demandait-elle en songeant à l'homme de la mine Ruggles? Pourquoi le commis ne lui avait-il pas fourni plus d'information? C'était franchement frustrant. Si elle s'était rendue dans cette mine quelques années plus tôt, aurait-elle pu trouver quelque chose...*quelqu'un*? Ces questions la tourmentaient et il lui était impossible de ne pas y penser.

Voilà que, pour la première fois, le soleil se cachait derrière une mince couverture de nuages. La Schnellaster était devenu plus supportable. Même Penobscot semblait plus alerte et on pouvait le voir observer la route sur l'appuie-bras entre Lucien et Julie. C'était un vrai aventurier! Julie se mit à penser à Hugo. Il lui manquait. Mathilde aussi. De manière étrange, l'homme qui rassemblait à Louis Hémon s'imposait aussi à elle comme une absence. Peut-être



était-elle habituée à le voir dans son quartier de Québec ou lui rappelait-il le confort de chez soi?

Elle sourit à cette idée qui la ramenait au point de départ.

- As-tu terminé *Raconte-moi Massabielle* ? demanda Julie en se tournant vers Lucien.

- Oui. Je l'ai fini ce matin avant mon bain, dit-il. Et toi, où es-tu rendue dans *Maria Chapdelaine* ?

- Pas loin... j'ai fini par le laisser chez moi. Je viens plutôt de commencer *Sur la route* de Kerouac. Elle sortit le roman de la boîte à gants et caressa la couverture de ses doigts. L'image de la route sur la couverture la dévisageait sans promesses.

- Ah, c'est un bon livre, celui-là aussi, dit Lucien avec enthousiasme. C'est un classique de la *Beat Generation*, affirma-t-il, il te plaira. Julie hocha la tête. Lucien admirait les hippies. Il n'avait jamais fait partie de ce clan, mais il s'était toujours imaginé cette vie pleine de liberté que le roman de Kerouac illustrait.

- Je pense que tu as raison, répondit-elle. Elle remit le livre de Kerouac dans la boîte à gants. Alors...tu as aimé le roman de Jacques Savoie finalement ou non ? Il ne savait pas comment répondre à cette question. Qu'avait-il aimé exactement? Le fait que le vieux Pacifique Haché était déterminé à se battre pour ce qui lui appartenait? Ou était-il surtout énervé par son entêtement?...Un homme têtu comme son père!

- Je n'ai pas encore décidé, dit-il. Aussitôt ces mots sortis de ses lèvres, il sentit tout de suite l'insatisfaction qu'il ressentait envers cette œuvre. Il se demandait s'il aurait eu la même réaction si le personnage principal ne lui avait pas rappelé son père.

Ils se rapprochèrent d'un petit village sans caractère. Les maisons étaient délabrées au milieu de grands terrains entourés de gazon. Il n'y avait pas beaucoup d'arbres, mais plutôt des terres monotones et vides. Le village affichait un air de tristesse, de solitude et de refus. Ils passèrent devant une petite maison bleu pâle, décrépite. Pas un seul enfant ne jouait dans les rues désertes.

- On est où? demanda Abequa.
- Je pense que ça devrait être le village de Raymond, répondit Julie en étudiant la carte routière. Ils regardaient tous les trois par les fenêtres de la fourgonnette, intrigués par les paysages de ce village-fantôme. Aucun mot de plus n'était dit.

Au Centre franco-américain, un homme portant un t-shirt montrant un petit drapeau sur la poitrine les accueillit. Julie remarqua tout de suite la fleur de lis.

- Hello, bonjour ! dit l'homme avec un grand sourire.
- Bonjour, monsieur!, répondit Julie. Nous cherchons de l'information sur les Franco-Américains du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle.
- Quelle sorte d'information ?, demanda-t-il, l'air accueillant.
- Euh...un peu d'histoire locale, je suppose, dit-elle en se tournant du côté de Lucien. L'homme jeta un regard vers Abequa qui était accoudée à l'autre bout du comptoir avec le chat.
- I'll be with you in just a moment ! dit-il.
- Elle est avec nous, interrompit Lucien en faisant signe de tête. Nous sommes ensemble.

Le commis leur avait alors suggéré d'aller voir l'exposition d'art culturel dans le même

immeuble. On y exposait des tableaux de plusieurs peintres francophones de la région. Ensuite, il leur conseilla fortement de faire la visite guidée qui était juste en face du Centre, où on présenterait beaucoup plus d'information visuelle et orale. Vous ne le regretterez pas, les assura-t-il.

- Je n'aurais jamais fait un voyage comme ça toute seule, dit Abequa. Elle tenait Penobscot dans ses bras et le flattait sur la tête. Julie lui fit un sourire amical et l'entoura de son bras.

- On est content de t'avoir, dit-elle. Vraiment! Ah, je vois les tableaux par-là!

- Je ne me souviens plus de la dernière fois que j'ai visité autant de musées, dit Lucien, c'est rafraîchissant. C'était la première fois qu'il se sentait inspiré, mais il ne savait pas exactement par quoi. Il constatait seulement qu'il voulait à tout prix continuer ce voyage et laisser le choix de l'itinéraire à son guide.

Quatre parois extérieures et plusieurs petits murs de différentes hauteurs créaient une sorte de labyrinthe à travers la pièce où était logée l'exposition. Lucien était étonné de voir qu'il y avait un assez grand nombre de visiteurs dans chaque section de la galerie d'art et tous semblaient apprécier les tableaux. Une femme avec un appareil photo autour du cou tenait deux petits enfants par la main. Ils s'extasiaient tous les deux devant une peinture de grand format qui montrait un couple de cultivateurs au milieu d'un champ. À l'autre bout de la pièce, un visiteur se tenait bien droit devant un tableau et restait caché par son chapeau western.

Abequa plaça Penobscot par terre et s'approcha d'une œuvre intitulée, « *En raquettes, 1871* ». Julie la suivit. Elles se tenaient côte-à-côte. L'image montrait un homme à genou en train

d'aider une femme à mettre ses raquettes. Ils étaient entourés par ce qui semblait être un hiver rude, des montagnes enneigées, des sapins et, au milieu de tout cela, quatre autres femmes en raquettes. Tout le monde était en costumes de l'époque.

- C'est comme ça que les Amérindiens se déplaçaient à pied dans la neige, dit Abequa fièrement, en gardant les yeux sur le tableau. Les raquettes étaient faites de babiche nouée et tressée sur un arceau de bois et permettaient d'étendre le poids du marcheur, expliqua-t-elle. C'est comme ça qu'on ne calait pas dans la neige fraîche.

Julie écoutait attentivement. Elle ne pouvait pas s'imaginer une vie éprouvante comme celle qui était dépeinte. Elle se retourna et remarqua que Lucien était à l'autre bout de la pièce en admiration devant un vaste tableau. Il s'agissait du seul visage d'une femme qui avait de grands yeux bruns et des lèvres rouges comme une pomme mûre. Ses cheveux blonds cachaient une partie de son visage. Elle avait l'air triste, pensa-t-elle. Lucien ne bougeait pas. Julie se demandait à quoi pouvait ressembler son ex-femme et s'il trouverait quelqu'un d'autre à son goût, un jour. Il était bien trop introverti, pensait-elle. Elle le regarda avec pitié, puis s'éloigna lentement vers l'autre partie de l'exposition.

Elle s'arrêtait inconsciemment devant certains tableaux, le regard vide. Les noms de Tracy Lévesque et de Don Ouellette imprimés sur de petits bouts de papiers la dévisageaient. Julie ne savait pas ce qu'elle cherchait. À la vue de ces tableaux, peut-être aurait-elle des idées qui la remettraient sur la bonne piste de son roman. Ces œuvres lui semblaient-sombres... un peu sinistres. Elles reflétaient une sorte d'obscurité étrange, même dans cette pièce si bien éclairée. Chaque tableau cachait une histoire explorée qu'elle ne pouvait pas interpréter. Le sens lui échappait. Même les lèvres rouges de la jeune femme masquaient une douleur poignante. Les

visiteurs qui l'entouraient étaient très calmes et immobiles. Mais Julie se sentait tout à coup emprisonnée. Elle se demandait pourquoi elle était là. Pourquoi elle cherchait à expliquer ce passé inexplicable. Quel droit avait-elle de s'infiltrer dans une époque douloureuse dont elle ne faisait pas partie?

Elle n'avait pas quitté le Québec pour comprendre l'errance de ces immigrants. C'était autre chose.

Je ne me suis pas encore trouvée, se dit-elle irritée. C'est absurde!

Traversant les salles de l'exposition une à une, elle retrouva Lucien qui s'était déplacé vers un autre tableau à gauche de la femme aux lèvres rouges. Il était toujours concentré sur le mur devant lui et restait impassible. Il se tourna vers Julie et vit qu'elle avait l'air impatient.

- Ça va? demanda-t-il.

- Je suis prête à partir, dit-elle d'un ton sec. Toi?

- Moi aussi. Où est Abequa? Ils se tournèrent et la virent en train de parler avec un vieil homme. Visiblement, ils ne discutaient pas d'un tableau, car leur dos était tourné au mur. La posture de l'Amérindienne dénotait une conversation facile et chaleureuse.

Abequa les vit s'approcher et les invita en faisant un signe de la main.

- Ce sont mes compagnons de voyage, dit-elle, Julie et Lucien. Je vous présente Franco, dit-elle. Julie et Lucien étaient tous les deux surpris. Elle avait l'air de connaître cet homme.

- Je connais Abequa depuis l'âge de deux ans, dit l'homme en regardant son amie.

- Oui, affirma-t-elle. Franco a habité près de chez nous pendant une vingtaine d'années jusqu'à ce qu'il parte finalement pour la Saskatchewan. Lucien remarqua

qu'Abequa était très souriante. Ça lui fait du bien de rencontrer quelqu'un de familier, pensa-t-il.

- Vous faites quoi au New Hampshire?, demanda Lucien. Si ça ne vous dérange pas que je vous pose la question, ajouta-t-il.

L'homme avait les cheveux gris et épars. Ses mains usées tremblaient sous la pile de papiers froissés qu'il tenait.

- Je suis en train de faire une recherche sur le peuple abénaquis et sur la langue abénaquise, dit-il en secouant ses papiers. Les visages de Julie et de Lucien s'allumèrent à cette nouvelle. Ils avaient tout récemment appris l'histoire de ce peuple grâce à Abequa. Ils lui racontèrent qu'ils venaient de passer une nuit près de la rivière Merrimack à la demande d'Abequa. Les petits yeux noirs et ridés de Franco s'illuminèrent en entendant ces paroles. Julie remarqua qu'il partageait avec Abequa une sorte d'intimité à laquelle elle se sentit étrangère. C'était à cause de son identité qui n'était pas comme la leur. Elle se demanda si Lucien ressentait la même chose.

En sortant de l'exposition, Lucien feuilleta les brochures. Il trouva l'image captivante d'une vieille église en briques rouges. Un grand clocher de cuivre au centre s'était terni au cours des années, et six autres petits clochers semblables lui donnaient l'apparence d'un bâtiment du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une croix dominait la tour centrale.

- C'est l'église Sainte-Marie?, demanda Julie.
- Exactement, dit Lucien, comment le savais-tu?
- Elle a été construite en 1880 pour résoudre le problème du surpeuplement de l'église catholique Saint Augustine qui attirait la population de langue française. Où gardait-elle

toute cette information?, se demanda-t-il déconcerté.

Abequa appréciait les leçons d'histoires de Julie. Elle n'en savait pas beaucoup sur le passé des Québécois en général.

Julie prit le petit touriste poilu dans ses bras et traversa la rue en suivant Lucien.

À l'entrée de l'église, ils s'arrêtèrent soudainement à la vue magnifique des peintures vives qui ornaient les murs. Julie se souvint de ce qu'elle avait lu à propos du peintre Ozias Leduc. Elle raconta qu'il avait créé plusieurs œuvres d'art dans de nombreuses églises des États-Unis, au Québec aussi, et il disait que ça le rapprochait de Dieu et renouvelait sa foi. Elle resta debout, la tête levée au ciel, en se demandant si le visage des anges sur les murs ressemblait à ceux qu'il s'était imaginés dans sa pensée avant de les avoir peints. Cette église avait été créée pour son peuple, se pensa-t-elle. Pourquoi alors ne s'y sentait-elle pas à l'aise?

C'était la première fois depuis longtemps que Julie entra dans une église. Elle remarqua qu'Abequa était partie de l'autre côté de l'immeuble. Elle observait les tableaux accrochés le long des rangées de bancs en se déplaçant solennellement d'une image à l'autre.

Soudainement, le craquement d'un banc la fit se retourner et elle aperçut Lucien qui s'était agenouillé, les mains doucement croisées devant les lèvres. Elle l'observait, immobile. Elle sentit que ses mains devenaient moites à cause de la chaleur du chat et elle avait la tête qui tournait. La sueur froide commençait à couler le long de son cou vers le bas de son dos. Sa langue restait collée à la voûte du palais. Elle laissa tomber Penobscot et courut vers la porte, ses pas faisant un bruit assourdissant à travers les murs sacrés.

## RÉFLEXIONS CRITIQUES

Cette thèse de création littéraire présente un pastiche de l'écrivain québécois Jacques Poulin, et se concentre sur *Volkswagen Blues*, son œuvre romanesque la plus connue. Ce roman, le sixième de Poulin, est paru en 1984. Dans ce récit, Jack Waterman, un écrivain en mal d'inspiration, et la Grande Sauterelle, une jeune autochtone rencontrée sur la route, traversent le continent américain de la Gaspésie jusqu'à San Francisco à la recherche du frère de Jack. La relation qui se développe entre les deux personnages soulèvent l'importance de l'histoire de la présence française et du contact avec les peuples amérindiens en Amérique.

Dans cette deuxième partie de mon travail, je soulignerai certains éléments de ma recherche sur le pastiche et les liens qu'ils forment avec des concepts comme l'intertextualité et la parodie. Je commenterai ensuite mon intérêt personnel pour ce type de questions et j'évoquerai comment j'ai abordé le sujet du pastiche dans mon récit. Par la suite, j'expliquerai brièvement l'histoire de la diaspora québécoise qui joue un rôle important dans mon texte (et dans celui de Poulin). Je développerai enfin en détail les grands défis auxquels j'ai dû faire face pendant mon projet d'écriture.

Dans son sens propre, le pastiche se définit comme une imitation du style d'un auteur ou d'un artiste. Cette imitation par contre ne vise pas à ridiculiser l'œuvre de l'auteur pastiché. Il faut donc distinguer entre « le pastiche » et « la parodie » bien que le mot *pastiche* puisse parfois indirectement être employé comme synonyme de *parodie*.

Dans l'ensemble, mon but était d'imiter Jacques Poulin, et dans ce projet, on pourra aussi trouver en parallèle le *pastiche*, l'*intertextualité* et la *parodie* qui sont toutes des formes de



l'imitation. Comme Poulin lui-même dans *Volkswagen Blues*, je me suis attachée à produire un récit composé de traces plus ou moins claires d'autres écrits et j'ai inclus de nombreuses allusions, parfois mystérieuses, à différentes figures de la littérature.

### **Le pastiche**

Richard Dyer définit ainsi le terme de pastiche: « Pastiche is a kind of imitation that you are meant to know is an imitation » (Dyer, 1). On voit donc que la notion d'imitation, même déguisée, est centrale dans cette définition. Dans son article « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », Paul Aron explique par ailleurs que le pastiche « est une pratique mimétique visant à produire un texte en reprenant les traits stylistiques marquants d'un modèle » (Aron, 11). L'idée principale dans cette description tourne autour des traits stylistiques imités. Pour sa part, Nathalie Piégay-Gros écrit dans son étude de l'intertextualité que « [c]'est à l'air de la chanson et non à ses paroles que doit s'attacher l'imitateur » (Piégay-Gros, 65). La définition de Piégay-Gros renforce l'importance de s'inspirer d'un style en soulignant la différence entre imitation des mots et ressemblance de la reproduction au complet. Il s'agit d'imiter certains éléments stylistiques tout en apportant son propre côté artistique au mélange. Le pastiche produit donc un métissage.

Selon Dyer, le pastiche comporte trois objectifs:

First, I consider signalled imitation in the politically loaded context of cultural difference, considering white imitation of non-white dance in *The Nutcracker*, the Jewish production of black popular song, and the use of African-American music within the Western symphonic tradition [...]. Second, I consider instances of critically negative pastiche and the attendant ambiguities of this, in the deployment of romanticism in *Madame Bovary* and of *black street speak* in *Erasure*. Finally, I turn to the issue of feeling, focusing on *Flaubert's Parrot* and *Far From Heaven*, works that do what theory has long

maintained can't or shouldn't be done: to be at once moving and inescapably pastiching.  
(Dyer, 137-138)

Le premier objectif du pasticheur est donc d'imiter un style, mais de ne pas nécessairement s'identifier culturellement avec le texte qu'il imite. Par exemple, dans le cas cité par Dyer, il ne subsiste que des traces de la présence de la musique africaine dans les traditions musicales occidentales. Plus près de mon projet, le deuxième objectif du pastiche est d'imiter de façon négative, tel le déploiement du romantisme dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert. Cela dit, mon récit se rapproche le plus du troisième objectif défini par Dyer comme à la fois « émouvant » et en même temps une simple technique d'imitation. Ce mot *émouvant*, important en ce qui concerne mon projet, signifie probablement plusieurs choses: l'œuvre imitée doit être *touchante, poignante, captivante, secouante* et ainsi de suite. Elle doit créer chez le lecteur une réaction qui incarne toutes ces émotions. Selon Dyer, ce n'est d'ailleurs pas la seule façon de créer un pastiche: « Any play-within-a-play (or poem-within-a-poem, film-within-a-film and so on) is liable to be a pastiche. The very act of framing one work within another in the same medium or mode tends to bring out the sense that the medium or mode of the framed work is being used differently to its use in the framing work » (Dyer, p. 64). On voit donc que, pour Dyer, le pastiche est assez proche de l'intertextualité.

Dans mon texte, comme dans celui de Poulin, j'ai choisi d'intégrer plusieurs écrivains et leurs œuvres à mon intrigue. C'est une technique chez Poulin de montrer les caractéristiques de ses personnages en les faisant s'identifier avec des écrivains, des chanteurs et des œuvres de fictions francophones. Le romancier crée ainsi un vaste contexte culturel. Mon récit imite également certaines structures de l'œuvre de Poulin. Les titres visent non seulement à explorer

l'auteur auquel ils font référence, mais ils tentent aussi de déchiffrer ce que cet auteur et leur œuvre(s) représentent dans la littérature francophone. Mon récit s'inspire également de certaines structures des romans de Poulin : le roman de la route, les chapitres courts, la simplicité du texte. Mon but était d'écrire *comme* Jacques Poulin; dans un style qui semble être très simple, mais qui engendre plusieurs éléments intertextuels qui lui donnent une profondeur littéraire acquise différemment selon le lecteur. Les chapitres courts, comme ceux de Poulin, donnent à mon texte une limpidité qui cache des éléments plus profonds. Il en est ainsi dans *Volkswagen Blues*. Ce style permet au lecteur de prendre suffisamment de pauses et de réfléchir au texte sous forme de petites parties commodément séparées. Cette utilisation de chapitres courts, décousus, est aussi un élément du pastiche. Il apporte de la fragmentation au texte, ce qui permet à chaque élément du récit d'avoir une importance en soi. Chaque chapitre est ainsi une étape distincte dans le voyage entrepris par les personnages. Cette technique offre aussi au lecteur un moment de silence, un temps d'arrêt pendant lequel il a le loisir de réfléchir. Les espaces qui y sont fournis permettent aussi de refléter le non-dit entre les personnages, qui s'interprète différemment selon chaque lecteur, malgré la continuation du voyage.

La simplicité du texte de Poulin était l'élément principal qui m'avait d'abord attirée. Mais cette simplicité cachait quelque chose. En effet, on peut lire et relire ses œuvres plusieurs fois, et, dans chaque cas, on trouve de plus en plus d'éléments intertextuels. Pour imiter cette forme, j'ai choisi de rendre évidents certains éléments d'intertexte; par contre j'en ai choisi d'autres qui sont plus « secrets » et requièrent un peu plus de savoir littéraire et plus de recherche. Je vous révèle ici un de ces secrets : Le nom « Abequa » veut dire « rester à la maison », mais on sait que dans mon texte, Abequa quitte son foyer, ce qui n'est pas commode dans sa culture, alors qu'elle se

lance à la recherche de son père, qui lui, avait aussi quitté la maison. Voilà un exemple de savoir culturel qui ne serait pas évident à première vue.

### ***L'intertextualité***

Avec l'intertextualité, on voit des traces, peu importe que ce soit celle d'une œuvre littéraire ou d'un écrivain, par exemple. Le lecteur comprend alors que le texte se trouve maintenant placé dans un nouveau contexte, pour exprimer un nouveau sens. Parfois, les traces sont claires et explicites. Un exemple se trouve à la page 27 de mon récit ci-dessus où apparaît le poème d'Émile Nelligan intitulé *Ma Mère*. Ce poème sert à donner une nouvelle orientation à mon texte, malgré sa signification originale dans l'œuvre de Nelligan. Il est là pour souligner l'importance que joue le personnage de la mère pour mon personnage principal, Julie. Il vise aussi, de façon moins explicite, à ajouter au drame du personnage qui avait abandonné son enfant et qui n'est jamais devenue mère elle-même.

Antoine Compagnon propose qu'une citation qui se trouve dans une œuvre et qui provient d'une autre œuvre soit considérée comme une forme d'intertextualité :

[s]imple et évidente, la citation s'impose dans le texte, sans requérir du lecteur une perspicacité ou une érudition particulière. Son repérage va de soi mais la plus grande attention doit être accordée à son identification et à son interprétation : le choix du texte cité, les limites de son découpage, les modalités de son montage, le sens que lui confère son insertion dans un contexte inédit... sont

autant d'éléments essentiels à sa signification

(Compagnon, cité par Piégay-Gros, 46).

Selon Compagnon, il ne s'agit pas simplement d'insérer une citation telle quelle. La manière dont on choisit de la découper, de l'introduire, de l'insérer à un moment particulier dans le texte sert aussi à nous diriger vers une signification nouvelle que cette citation représente dans le nouveau texte.

Piégay-Gros nous dit également que « l'intertextualité sollicite la mémoire et le savoir du lecteur. Elle nourrit l'imaginaire du texte. [...] il appartient au lecteur non seulement de déchiffrer la présence de l'intertexte mais encore d'interpréter ses effets » (Piégay-Gros, 3). Mais elle ajoute dans le même passage que : « La lecture de l'intertexte n'est pas réservée à une approche savante et érudite de la littérature; au contraire, le propre de l'intertexte est d'engager un protocole de lecture particulier, qui requiert du lecteur une participation active à l'élaboration du sens » (Piégay-Gros, 3-4). L'intertexte peut donc être interprété par n'importe qui et les éléments de l'intertextualité peuvent être aussi commentés de façon non-littéraire.

### ***La parodie***

Enfin, considérons la parodie. J'avais brièvement remarqué au début que le mot *pastiche* est souvent un synonyme du mot *parodie*. Dans son texte *A Theory of Parody*, Linda Hutcheon examine les différents types de parodies que l'on trouve dans les œuvres d'art, notamment chez les architectes, les compositeurs, les cinéastes, les peintres et les dramaturges. Ce terme de parodie se distingue du pastiche dans le sens où il imite en se moquant de l'original. Cette ironie peut se développer à partir de l'auteur, de l'artiste ou du style. Hutcheon nous explique que la

raison la plus commune de la parodie est de critiquer en ridiculisant. Cette dernière catégorie n'est pas pertinente ici. Bien que mon récit prenne la forme du pastiche et qu'il contienne de l'intertextualité, il n'engendre pas par contre la parodie.

### *La diaspora québécoise*

La majorité de ma recherche pour cette fiction est basée sur l'émigration des années 1840-1930 à partir du Québec vers le Maine, le New Hampshire, le Massachusetts et le Rhode Island et la formation aux États-Unis de communautés diasporiques. Cette idée suit celle que Jacques Poulin avait conçue pour *Volkswagen Blues*, celle du roman de la route à travers les États-Unis. Pour pouvoir écrire en français, il fallait trouver un sujet qui me permettait de le faire et c'est là que j'ai décidé de commencer le parcours de mes personnages au Québec, voyageant au sens figuré à travers l'histoire d'un peuple qui suit les traces du Canada francophone et se trouve dispersé dans toute la Nouvelle-Angleterre.

Le phénomène de la diaspora québécoise joue un grand rôle au Québec et aussi aux États-Unis. Ces populations, qui ont émigré et se sont exilées vers un monde qui offrait plus d'ouverture, ont, métaphoriquement parlant, écrit l'histoire non seulement du Canada français, mais aussi celle des États-Unis. Cette émigration en terre américaine a aussi créé un terme qui est bien connu; la « survivance ». L'importance de garder la foi catholique et la langue française était le but de la majorité des immigrants. Dans *Textes de l'exode*, Régis Normandeau résume parfaitement ce phénomène : « Le Québec retrouvé ou les impératifs de la survivance » : [...] la famille franco-américaine se posait comme l'institution première qui initiait l'individu aux valeurs de base se regroupant sous le terme générique de SURVIVANCE et voyait à leur

conservation, valeurs catalysées par ces autres intervenants, la paroisse, l'école et la presse (Normandeau, 147).

Cette « survivance » a aussi marqué l'histoire des États-Unis et a beaucoup influencé le peuple américain. La création des centres franco-américains dans la majorité des États du Nord-Est et du Midwest est un exemple de cela. Mais ce n'était pas seulement des immigrants anonymes; plusieurs personnalités québécoises sont des Américains d'origine québécoise qui ont décidé de s'installer dans le pays de départ de leurs parents et grands-parents. On verra également des Franco-Américains comme Jack Kerouac qui a laissé une marque importante dans la culture américaine.

En outre, la religion joue un rôle central dans l'histoire de la diaspora québécoise. Les francophones ont contribué à la construction de plusieurs écoles, villages et paroisses dans les diocèses de Manchester (New Hampshire), de Hartford (Connecticut), de Providence (Rhode Island), de Burlington (Vermont), de La Crosse (Wisconsin), de Marquette (Michigan) et de Fall River (Massachusetts). Cette influence est venue grâce aux mariages entre Canadiens français et Irlandais, qui étaient en majorité catholiques, car les mariages interreligieux étaient déconseillés à l'époque. Cette influence linguistique et religieuse fait maintenant partie de l'histoire des deux pays.

L'importance des immigrants canadiens-français se révèle donc de plusieurs manières. Par exemple, il existe de nombreuses localités qui ont été fondées par ces immigrants, par exemple, Boise (Idaho), Bourbonnais (Illinois), Milwaukee (Wisconsin) et plusieurs autres. Puisque mon texte suit en partie le parcours de ces immigrants, cette information est pertinente, car mes

personnages peuvent s'arrêter à ces endroits dans leur recherche de l'origine et pour raconter l'histoire des immigrants.

Pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, plusieurs Huguenots sont aussi venus s'installer aux États-Unis comme réfugiés protestants venant de la France. Lorsque la Révolution américaine a commencé, la plupart d'entre eux s'étaient déjà fondus dans les communautés presbytériennes par le mariage. Au nord, Paul Révère (né Rivoire) de Boston était une personnalité célèbre issue d'une famille huguenote. Voilà un autre exemple de la complexité qu'apporte cette histoire.

Arrivée à la fin des quatre-vingt pages de ma thèse, je me suis rendu compte que j'avais besoin d'une tension dans mon récit qui viendrait changer l'atmosphère trop confortable entre les personnages. J'ai donc décidé d'introduire un obstacle et de modifier le parcours de mon récit en faisant appel à un fait important du passé de mon personnage principal. Ce virage modifiera non seulement mon plan initial de me concentrer uniquement sur la diaspora québécoise, mais il ajoutera aussi une autre dimension à mon texte qui approfondira l'histoire et la signification de l'œuvre au complet. Grâce au mystère de l'intertextualité et aux traces laissées par le pastiche de Poulin, je ne vais pas révéler cette orientation, car il reviendra au lecteur de décider comment il voudra interpréter les indices.

### ***Les grands changements***

Sur la longue piste du pastiche et en réfléchissant aux stratégies de Jacques Poulin dans *Volkswagen Blues*, je me suis rendu compte plusieurs fois qu'il fallait que je fasse quelques grands changements dans mon texte. J'ai commencé par une intrigue qui semblait bien enracinée en ce qui concernait les idées principales et les personnages. C'était une fiction qui avait en elle-



même une histoire, un passé dans d'autres textes. Cependant, au fur et à mesure que j'écrivais, je suis parvenue à deux points majeurs qui m'ont bloquée.

Mon premier texte, qui avait été soumis comme travail final pour un cours indépendant au printemps 2014, était basé sur l'histoire d'un jeune couple qui se connaissait depuis quelque temps et dans lequel les personnages avaient beaucoup en commun. Cette fois, cependant, arrivée au sixième chapitre, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas assez d'ambiguïté ou de mystère dans ce couple trop parfait et trop paisible. Julie et Olivier (ils ont changé de prénoms en cours de route!) possédaient plusieurs caractéristiques qui se ressemblaient et le texte commençait à lasser. En outre, je ne me sentais plus capable de continuer à écrire, car la similitude entre les personnages ne me permettait pas de créer des situations de tensions. C'est à ce moment que j'ai décidé de transformer le personnage du jeune homme, Olivier, en celui d'un homme plus âgé, Lucien. Par conséquent, cela m'a aussi permis de suivre de plus près la structure du pastiche qui ressemblait alors beaucoup plus, par la différence d'âge, à l'œuvre de Jacques Poulin; *Volkswagen Blues*.

La deuxième étape de cette transformation était d'injecter de l'ambiguïté entre les personnages, ce qui permettrait l'ajout de nouvelles dimensions à travers le texte. J'ai décidé, comme l'avait fait Poulin, d'ajouter plusieurs années entre l'âge de la jeune fille et l'âge de l'homme. Ce décalage m'a permis de créer des situations qui n'auraient pas été possibles autrement. Pour ajouter encore plus à l'ambiguïté et au mystère, j'ai changé le fait que le couple se connaissait depuis longtemps et j'ai décidé de rendre la situation plus intéressante en faisant d'eux des étrangers. Cet aspect suit aussi la même piste que Poulin avait choisie en créant la

relation ambiguë de Jack et de la Grande Sauterelle qui ne se connaissaient pas du tout lorsqu'ils ont commencé leur voyage ensemble. Cela a permis au romancier de présenter graduellement les personnages au lecteur en créant des conversations où les deux protagonistes apprennent à se connaître, ce qui a aussi éliminé le besoin d'un narrateur omniscient.

### ***Les difficultés majeures***

Cependant, les difficultés auxquelles j'ai fait face en écrivant mon texte dépassent en nombre cette liste de grands changements. Les voici donc pour terminer du plus difficile au moins difficile :

#### **Dévoiler les idées et les idéologies des personnages sans le dire explicitement dans mes propres mots comme narratrice**

Faire parler les personnages, c'est une chose, mais les faire « penser » c'est une autre paire de manches complètement. Ça ne suffit pas tout le temps de dire « pensa-t-il/elle ». Parfois, il fallait que je montre les idées et les pensées des personnages dans ce qu'ils faisaient à ce moment-là ou comment ils le faisaient. Par exemple, si un personnage exprime quelque chose « avec la tête baissée », cela peut vouloir dire qu'il/elle est triste, ou peut-être qu'il/elle veut cacher une expression faciale. De plus, le tout peut être compris de façon différente selon chaque lecteur, ce qui m'a forcée à bien réfléchir à chaque mot et à chaque adjectif et non seulement à la phrase dans son ensemble. Ce n'est pas seulement à *quoi* les personnages pensent qui montre leur caractère : *comment* ils pensent peut aussi changer la perspective du lecteur.

Une autre manière de dévoiler les idées de mes personnages étaient de montrer à quoi ils s'intéressent. Encore une fois, il ne suffit pas de le dire explicitement, mais plutôt, de le montrer

en choisissant les mots pour traduire ce à quoi ils pensaient, où ils regardaient et ce qu'ils observaient au quotidien. Par exemple, si un personnage s'intéresse toujours à la nature et observe surtout les arbres, le lecteur pourrait peut-être conclure que ce personnage aime la nature sans que le texte n'ait à le mentionner. Un exemple de ceci se trouve dans mon texte quand le personnage de Lucien rêve d'un souvenir : « Il était encore un jeune garçon la dernière fois que son père l'avait amené à la pêche au parc Algonquin en Ontario. C'était un souvenir lointain sur lequel il fallait s'appuyer un moment pour en apprécier l'intensité. Il se souvenait de la rivière auprès de laquelle ils s'étaient installés. Les vagues qui s'abattaient sur la rive avec fracas l'amenaient trouver le sommeil les soirs sous le ciel étoilé. » Ce texte est mon premier projet d'écriture et je n'avais jamais pensé à ce type de détail avant.

### **Utiliser/choisir des adjectifs pour montrer l'atmosphère de la pensée et évoquer une émotion chez le lecteur**

Le français n'est pas ma langue maternelle. En français, les adjectifs sont très nombreux et pouvoir penser au mot juste au bon moment était un grand défi pour moi, de façon à décrire exactement les situations, les personnages, les humeurs. Faire ressortir une émotion chez le lecteur à l'aide d'un seul mot était quelque chose que je n'avais jamais considéré. Quel était le pouvoir des mots? Avec quelle précision fallait-il écrire pour avoir un impact, tout en suivant la simplicité du texte de Poulin? J'ai aussi dû revenir, parfois plusieurs fois, à un mot pour le changer après l'avoir relu le lendemain. Comme l'avait dit Jacques Poulin pendant une entrevue : « Des choses m'agacent dans la façon d'utiliser le français maintenant. Par exemple, le mot « incontournable », qu'on trouve sur toutes les tribunes. C'est un cliché qui empêche l'utilisation

de l'adjectif précis, une forme de paresse intellectuelle à défaut de rechercher l'épithète adéquate. Les synonymes, si on ne les utilise pas, on va les perdre...» (Poulin, cité par Paradis). Si je voulais bien encadrer l'idée du pastiche, il fallait aussi que je projette la pensée de l'auteur que j'étais en train d'imiter. Cette citation de Poulin me semblait très pertinente, car elle montrait justement comment les adjectifs en français étaient importants dans les œuvres littéraires, en particulier celles de Poulin.

Le fait que la langue française n'ait pas été tout à fait naturelle pour moi m'a aussi posé beaucoup de problèmes. En écrivant un texte comme celui-ci, il fallait avoir une certaine connaissance de la langue parlée, surtout au Québec. J'ai visité cette province une seule fois dans ma vie pendant une semaine, quand j'étais très jeune. Les transitions entre la narration et le parler québécois qui devaient venir si naturellement pour mes personnages québécois ont été parmi les aspects les plus difficiles au cours de ce travail. Heureusement, les œuvres de Jacques Poulin étaient elles-mêmes écrites en « québécois » et j'ai beaucoup appris en lisant ses romans, mais il y avait des moments où je me perdais dans les anglicismes et où mes phrases s'éloignaient d'un français fluide et naturel.

### **Montrer que les personnages ont un regard ironique l'un sur l'autre sans le dire**

Cette idée relève de la « pensée » du personnage. Pour bien évoquer certaines émotions ou certaines conceptions, il fallait que je me place dans la pensée même du personnage. Quelle sorte d'émotion Julie ressentait-elle à ce moment précis? Par quels yeux Lucien voyait-il Abequa? Qu'est-ce que chacun penserait de telle ou telle situation? Il fallait que je connaisse très bien mes personnages d'un point de vue personnel, même si le lecteur ne les connaissait aucunement de cette manière. Tous les personnages sont différents et ont un passé original qui crée leur présent.

Il fallait que je me réfère à tout ce qui n'était pas dit dans le texte pour que je puisse m'inventer une histoire sur chaque personnage.

Au moment de terminer ma thèse, je me suis aussi rendu compte que, dans mon prochain projet d'écriture/roman/texte, il vaudrait mieux baser mes personnages sur de vraies personnes. Parce que j'écrivais à partir de moi-même et de mes expériences, les personnages provenaient tous de ma pensée et leurs conceptions du monde étaient influencées par ma morale. Il aurait fallu me poser la question : « Comment cette personne réagirait-elle dans cette situation? » ou « Qu'est-ce que cette personne aurait fait? » au lieu de toujours partir d'un seul point de vue limité : le mien. Vers la fin de ma thèse, j'ai commencé à penser à mes personnages comme des individus réels que je connais vraiment, et l'unanimité s'est quelque peu brisée.

### **Créer une ambiguïté « confortable » dans la relation entre les personnages principaux**

Le retour constant à l'écriture de Jacques Poulin m'a beaucoup aidée avec ce point. Mes personnages ressemblent beaucoup à ceux de *Volkswagen Blues*, car ils maintiennent entre eux un haut niveau d'ambiguïté. On ne sait jamais tout à fait ce qu'ils pensent. Comme dans le texte de Poulin, j'ai récupéré cette idée de la différence d'âge, qui ne serait pas « normale » dans la vraie vie, et j'ai essayé de créer un environnement confortable pour que l'histoire puisse se dérouler sans se déconcentrer de la vision globale du texte à cause de l'ambiguïté. Voilà pourquoi il faut parler d'ambiguïté « confortable ». On se demande parfois si les personnages deviendront un couple ou s'il existe une relation sexuelle entre eux, mais cette ambiguïté n'est jamais levée. .

Une des différences majeures avec les œuvres de Poulin, toutefois, c'est le choix d'un personnage principal féminin, tandis que Poulin garde toujours comme personnage principal une

figure masculine. Il est clair que je m'identifie plus avec les femmes, étant moi-même une femme, et il me semble d'ailleurs que c'est la même raison pour laquelle Poulin a toujours choisi un personnage masculin. D'une certaine façon, nous nous représentons à travers ces personnages même si leurs caractères semblent complètement différents du nôtre. En même temps, dans les œuvres de Poulin, on est capable de s'identifier très facilement avec ses personnages principaux, peu importe leur sexe, et j'espère que, pour les hommes qui liront mon texte, il en sera de même.

### **Montrer la littéarité à travers le texte sans seulement faire du *name dropping***

Quand j'ai commencé à écrire mon texte, je ne savais pas comment le rendre plus littéraire. J'ai pu voir à travers mes rencontres avec le professeur Paré que je faisais parfois ce qu'on appelle du « name dropping » en anglais. Je mentionnais souvent des noms d'écrivains ou de personnes importantes dans la culture francophone, mais il n'y avait pas de vrai lien entre ces personnages et mon texte. Je savais dès le début que je voulais que les chapitres soient nommés d'après des écrivains ou des personnages importants et c'est par cette stratégie que j'ai décidé de développer la littéarité de mon récit. Dans certains chapitres, je dirais que cette littéarité est plus évidente, car les liens entre le titre et le thème sont plus faciles à identifier. Dans d'autres cas, cette parenté est plus difficile à repérer et il faut réfléchir un peu plus. La littéarité se manifeste donc dans les titres des chapitres sous forme d'intertextualité.

D'ailleurs, inclure l'intertextualité était un défi pour moi parce que c'était un sujet auquel je n'avais jamais réfléchi avant. En lisant Jacques Poulin, l'intertextualité me semblait évidente, à certains moments peut-être plus que d'autres. Comment choisir à mon tour des références appropriées? Comment les inclure dans les bons endroits pour qu'elles reflètent le thème que

j'aborde à ce moment-là dans mon texte? Comment choisir les passages et même les auteurs/ chanteurs etc.? Est-ce que le passage que je choisisserais serait évident et perçu comme de l'intertextualité ou non? Voilà les questions que je me suis posées en écrivant mon texte. Elles n'étaient pas faciles à résoudre et je ne saurais jamais si j'ai fait les bons choix. Un passage qui semblait évident pour moi ne le serait peut-être pas pour un autre lecteur. Rappelons ce passage de l'ouvrage de Piégay-Gros que nous avons déjà cité, « [i]l appartient au lecteur non seulement de déchiffrer la présence de l'intertexte mais encore d'interpréter ses effets » (Piégay-Gros, 3). En même temps, peut-on dire que « [l']intertextualité serait alors, peut-être simplement et banalement, le fait que toute écriture se situe toujours parmi les œuvres qui la précèdent et qu'il n'est jamais possible de faire table rase de la littérature. L'intertextualité est donc le mouvement par lequel un texte réécrit un autre texte [...] » (Piégay-Gros, 7) En regard de ces deux remarques importantes, il était très difficile de m'assurer que je prenais la bonne décision dans mes choix d'intertextes. De plus, Piégay-Gros montre le rôle crucial de l'intertextualité pour la construction du personnage romanesque:

Une des fonctions importantes de l'intertextualité, dans le roman en particulier, est la caractérisation des personnages qu'elle autorise. Par la référence qu'un personnage peut faire à une œuvre, la narration, mettant en scène ses lectures, précise, par exemple, sa psychologie, ses hantises ou ses obsessions, mais aussi son savoir, ses compétences culturelles, et par la même, d'un point de vue sociologique, son appartenance à un milieu donné. (Piégay-Gros, 76).

Il me semblait que Julie, Lucien et Abequa devaient être formés à partir de toutes les références littéraires. Dans mon récit, ils rencontrent des traces de la littérature partout et cela est un mystère pour eux.

Chaque lecteur interprétera donc mon récit à sa manière, peu importe ce que j'ai choisi d'y mettre. Il fallait que je m'assure de toujours établir un lien entre une référence que j'avais trouvée et mon propre texte et que je fasse en sorte que mes personnages soient perçus à partir des éléments intertextuels que j'avais privilégiés.

### **Choisir les endroits qui sont considérés comme importants pour l'histoire du Québec et de la diaspora québécoise aux États-Unis**

Je pense qu'il est approprié de dire que tous les lieux qui font partie de l'histoire de la diaspora québécoise aux États-Unis sont importants. Quels que soient ceux qui figurent dans mon texte comme arrêts fictionnels sur les routes empruntées par mes personnages, il y avait toujours quelque chose à découvrir dans ces lieux pour pouvoir en parler. C'est le cas du village de Van Buren, de Frenchville, des bibliothèques visitées et des rivières traversées. Il est vrai que quand on fait un peu de recherche, certains lieux s'imposent comme particulièrement importants, comme par exemple les « Petits Canada » dans certaines villes américaines comme Manchester (New Hampshire) ou Lewiston (Maine), mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'autres lieux symboliques de l'émigration québécoise aux États-Unis. En approfondissant le sujet, j'ai pu identifier certains endroits qui avaient une grande valeur historique et signifiaient beaucoup pour la francophonie. Par exemple, l'église Sainte-Marie au New Hampshire abrite les œuvres du peintre québécois Ozias Leduc. Ce sont de petits détails comme celui-là qui donne à mon texte une certaine profondeur littéraire, et en même temps, une touche personnelle qui le distingue de celui de Jacques Poulin et de ceux qui portent sur le même sujet.

Avant ce projet d'écriture, je n'avais jamais fait beaucoup d'études ou de recherches sur la diaspora québécoise aux États-Unis. J'ai dû tout apprendre. Ce thème m'a permis de faire



voyager mes personnages. Il a aussi tissé ce lien entre deux langues, l'anglais et le français, qui m'a aussi aidée à écrire mon récit en français. L'histoire de la diaspora québécoise, si on tient en compte l'époque de la Nouvelle-France et même de la Louisiane, est très vaste et contient plusieurs détails qu'il ne faut pas négliger.

### **Décrire des endroits où je ne suis jamais allée**

Enfin, décrire physiquement un endroit où on n'est jamais allé peut paraître impossible à première vue, mais grâce aux technologies actuelles, ce défi n'était pas aussi difficile à relever que j'aurais pensé. À l'aide de *Google Maps*, de *Google Street View*, de recherches sur Internet et en bibliothèque, je me suis sentie capable de bien concevoir les endroits où mes personnages se sont arrêtés pendant leur voyage à travers le Québec et les États-Unis. Il faut y mettre de la patience et un peu d'imagination. Les lieux sont toujours réels et fictifs en même temps. Le seul défi, en effectuant ces recherches, était que mon histoire se passait en 1985 et certains endroits ne ressemblent plus aujourd'hui à ce qu'ils étaient, il y a trente ans. C'était le cas du pont Waldo-Hancock sur la rivière Penobscot, par exemple. Un nouveau pont suspendu a été construit en 2013 et l'ancien pont a été détruit. Dans ces cas, il fallait que je fasse encore plus de recherche pour m'assurer de bien avoir décrit un lieu qui existait à ce moment-là.

En écrivant mon texte sous forme de pastiche, je revenais souvent aux œuvres de Jacques Poulin pour y chercher l'inspiration quand c'était nécessaire. J'ai appris qu'à travers l'imitation d'un style en particulier, j'ai pu développer mon propre style qui est devenu de plus en plus évident et facile à maîtriser. J'ai l'ambition de compléter mon récit sous forme de roman contemporain tout comme Poulin l'a fait pour *Volkswagen Blues* et je vais tenter de le faire

publier. Le pastiche m'a servi d'excellent point de départ et m'a permis de me développer comme écrivaine. Je continuerai à suivre évidemment l'idée du pastiche pour compléter ce roman, tout en m'appuyant sur *Volkswagen Blues* pour y trouver un certain réconfort (je suis très semblable à mon héroïne!) et pour m'assurer de maintenir une structure cohérente.

## BIBLIOGRAPHIE

### A) Œuvres de Jacques Poulin:

POULIN, Jacques, *Jimmy*, Montréal, Stanké, 1985.

POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Leméac, 1987.

POULIN, Jacques, *Le Vieux Chagrin*, Montréal, Leméac, 1989.

POULIN, Jacques, *Chat Sauvage*, Montréal, Leméac, 1998.

POULIN, Jacques, *Les yeux bleus de Mistassini*, Montréal, Leméac, 2002.

POULIN, Jacques, *L'homme de la Saskatchewan*, Montréal, Leméac, 2011.

### B) Ouvrages de référence :

ARON, Paul, *Histoire du pastiche. Le pastiche littéraire français de la Renaissance à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.

BANGOR PUBLIC LIBRARY. Local History, the Bangor Room, and Special Collections. [en ligne]. [http://www.bpl.lib.me.us/LocalHistory/index\\_specialcollections.html](http://www.bpl.lib.me.us/LocalHistory/index_specialcollections.html) (consultée le 7/01/2015).

BÉGIN, Élise, « Littérature amérindienne du Québec, écrits de langue française », par Maurizio Gatti. (Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2004. Pp. 271, vol. 29, n° 1-2, 2007, p. 393-396. <http://id.erudit.org/iderudit/018771ar>, Maurizio Gatti. (Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2004. Pp. 271), (consulté le 13/02/2015).

BOUILLAGUET, Annick, *L'écriture imitative : pastiche, parodie, collage*, Paris, Nathan, 1996.

Centpacrr. Dedicacion plaque of the Waldo-Hancock Bridge, Bucksport, Maine 1931. [Indicateur Internet]. <[http://en.wikipedia.org/wiki/File:WaldoHancock\\_Bridge\\_Dedication\\_Plaque\\_1931.jpg](http://en.wikipedia.org/wiki/File:WaldoHancock_Bridge_Dedication_Plaque_1931.jpg)>. (consultée le 19/01/2015).

DYER, Richard, *Pastiche*, New York, Routledge, 2007.

- GENETTE, Gérard, *Palimpseste, La littérature au second degré*, Paris: Seuil, 1982.
- GIGNOUX, Anne Claire, *Initiation à l'intertextualité*, Paris, Ellipses, 2005.
- HUTCHEON, Linda, *A Theory of Parody*, New York, Methuen, 1985.
- LAMARRE, Jean, *Les Canadiens français du Michigan*, Sillery, Septentrion, 2000.
- MACÉ, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
- MORENCY, Jean, Jeanette DEN TOONDER, et Jaap LINTVELT (dir.), *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Nota Bene, 2006.
- PARADIS, Josée-Anne, « Jacques Poulin : Bricoler la douceur », Entrevues : Les Libraires, publié le 19/09/2011. (consulté le 12/02/2015).
- PERREAULT, Di Robert B., « *Franco-American Life and Culture in Manchester, New Hampshire : Vivre la Différence* », The History Press, Charleston 2011, pp 144, [http://books.google.it/books?id=zKXxn2qDWeUC&hl=it&source=gbs\\_navlinks\\_s](http://books.google.it/books?id=zKXxn2qDWeUC&hl=it&source=gbs_navlinks_s), (consultée le 17/01/2015).
- PIÉGAY-GROS, Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996.
- POTEET, Maurice, *Textes de l'exode : recueil de textes sur l'émigration des québécois aux États-Unis*, Montréal, Guérin littérature, 1987, 505 pages.
- QUINTAL, Claire, *La situation du français aux États-Unis*, Rapport préparé pour le Conseil de la langue française, Éditeur officiel du Québec, Québec, 1983.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'intertextualité, mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2005.
- TLACHOVA, Martina, « Claude Jasmin : Le roman de la route québécois et la quête de l'identité », Mgr. Petr Vurm, Ph.D., ÚRJL FF MU, Department of Romance Languages and Literatures - Faculty of Arts (dir.), Brno 2009, p. 1-49, [http://is.muni.cz/th/180818/ff\\_b/Bc\\_Jasmin\\_romans\\_de\\_la\\_route.pdf](http://is.muni.cz/th/180818/ff_b/Bc_Jasmin_romans_de_la_route.pdf), (consultée le 24/10/2014).
- Tourisme péninsule acadienne. Les différents accents de la Péninsule acadienne. [Indicateur Internet]. <<https://www.youtube.com/watch?v=TKTGwzVmSJU>>. (consulté le 5/12/2014).